

JULES LEFÈVRE-DEUMIER

**UN POÈTE ROMANTIQUE CONTRE
LA PEINE DE MORT**

QUATRE POÈMES

Édition critique
par

Loïc P. Guyon

Liverpool Online Series
Critical Editions of French Texts

Liverpool Online Series
Critical Editions of French Texts

Series Editors

Timothy Unwin
Glyn S. Burgess

Editorial Board

Pollie Bromilow
Kay Chadwick
Charles Forsdick
Alan Howe
Richard Waller

Advisory Board

Peter Ainsworth
David Bellos
Rosemary Lloyd
Henry Phillips
Gerald Prince
Deirdre Reynolds
Jean-Marie Volet
Jane Winston

Published by
The University of Liverpool, Department of French
Modern Languages Building
Liverpool L69 3BX

© Loïc P. Guyon 2005

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior permission of the publishers.

Printed by
Alphagraphics®
Tel: 0151 236 0559

First published 2005

ISBN 0-9545406-0-3

Jules Lefèvre-Deumier

**Un poète romantique
contre la peine de mort**

Quatre poèmes

Liverpool Online Series
Critical Editions of French Texts

The aim of this series is to establish a resource bank of critical editions and translations of French texts. These are to be made available in electronic form, with parallel paper publication of a small number of copies of each item. Online versions of items in the series are designed to be viewed as an exact replica of the printed copies, with identical pagination and formatting. They are stored on the University of Liverpool server at the following URL:

<http://www.liv.ac.uk/sml/los/index.htm>

The texts are available in PDF (Portable Document Format) form, requiring the use of Adobe Acrobat Reader. Instructions for downloading this free and widely-used software application are available at the Liverpool Online Series web site. The format combines maximum security with maximum flexibility of usage. Texts may either be viewed on screen, downloaded for personal study, or printed as camera-ready copy by the end-user. They cannot be interfered with or otherwise recycled by unauthorised users.

Items in the series are selected to cover a range of areas throughout the field of French and Francophone studies. They may be single texts or anthologies, are of short to medium length, and contain critical introduction, notes and bibliography as appropriate. Each item contains either unedited or otherwise unobtainable material, or material which for scholarly reasons requires an up-to-date edition. The series accommodates editions in the original or in translation, or with parallel translation into English. It aims primarily at the scholar and specialist, but the format makes it accessible to the interested general reader or student.

Timothy Unwin
Glyn S. Burgess

Series Editors

Table des matières

Remerciements.....	6
Introduction	7
Bibliographie	22
<i>Méditation d'un proscrit sur la peine de mort.....</i>	<i>25</i>
<i>Le Parricide</i>	<i>39</i>
<i>Parisina</i>	<i>59</i>
<i>Hommage aux mânes d'André Chénier.....</i>	<i>85</i>

Remerciements

Cet ouvrage étant partiellement le fruit de ma recherche doctorale, je tiens à remercier en premier lieu mes deux directeurs de thèse, Monsieur le Professeur John E. Flower (University of Kent) et Madame le Professeur Béatrice Didier (Université de Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis). Je tiens également à exprimer ma gratitude à Messieurs les Professeurs Tim Unwin (University of Bristol) et Glyn S. Burgess (University of Liverpool), éditeurs des *Liverpool Online Series*, pour m'avoir offert la possibilité de publier ce travail. Ces remerciements ne seraient pas complets sans la mention de toutes Celles et Ceux qui m'ont, à un moment ou à un autre, apporté leur soutien au cours de ces années de labeur: merci, donc, à Madame Ana de Medeiros (University of Kent) pour sa disponibilité, sa franchise, ses conseils et ses critiques constructives, ainsi que pour son amicale bienveillance. Merci à Monsieur le Professeur François Moureau (Université de Paris IV-Sorbonne) pour la considération, la confiance et la sympathie dont il m'honore. Merci également à Madame Sophie Linon-Chipon (Université de Paris IV-Sorbonne) et à Madame Jane Conroy (National University of Ireland, Galway) pour leur générosité et leur attention. Merci du fond du cœur à ma grand-mère, à qui je dédie cet ouvrage. Merci à mon père. Merci à Fabrice et Pascal Pandolfi pour leur inaltérable et essentielle amitié, à Suzon Roure et Tounet Guichard, pour leur affection, à Sylvie Requemora et mes collègues et amis d'Aix-en-Provence, pour leur présence si stimulante. Merci enfin à Anissa Bennaïli pour son important travail de relecture et pour tout le reste.

Introduction

L'auteur

La vie de Jules Lefèvre-Deumier nous est principalement connue grâce à l'imposante notice biographique que Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) plaça en tête de l'édition de la majeure partie des œuvres du poète qu'il fit publier par Firmin-Didot entre 1884 et 1887, soit vingt-six ans après la mort de l'auteur.¹ En 1924, dans son introduction à un choix de textes de Lefèvre publié dans la collection 'La Bibliothèque romantique' et intitulé *Les Vespres de l'Abbaye du Val*, Georges Brunet vint compléter la notice de Lacroix par quelques informations supplémentaires glanées dans la presse et divers ouvrages du XIX^e siècle faisant allusion à l'écrivain.² En 1953, Frédéric Jones, auteur d'une thèse de doctorat non publiée et qui constitue, aujourd'hui encore, la seule étude d'ensemble consacrée à Lefèvre, s'attacha à vérifier, à partir des sources disponibles, les renseignements biographiques compilés par Lacroix et Brunet: certains d'entre eux provenant de témoignages oraux ou manuscrits parfaitement anonymes, une partie des données sur la vie de Jules Lefèvre demeure cependant, à l'heure actuelle, toujours sujette à caution. Nous ne retiendrons donc ici que les faits avérés et renvoyons le lecteur, pour plus de détails, aux travaux sus-cités.

C'est à Paris, le 14 juin 1797, que naît celui qui n'était alors inscrit à l'état civil que sous le nom de Jules Lefèvre. Le jeune Jules passe une enfance heureuse dans le cadre bourgeois de la petite maison familiale de Passy où son père, Denis, fonctionnaire dévoué au Ministère des Finances et digne héritier de la tradition de l'honnête homme, veille très tôt à en faire un lettré. Une fois au collège, Lefèvre, bien que doué, ne manifeste cependant pas un grand intérêt pour les études, qu'il délaisse en conséquence assez vite pour se consacrer à ce qui s'était affirmé très tôt chez lui comme une véritable passion: la poésie. Son père qui, bien que lui-même poète et écrivain à ses heures, n'envisageait l'écriture autrement que comme un simple passe-temps, le fait alors entrer comme surnuméraire au Ministère des Finances, sans se douter que son fils profiterait de cette implantation parisienne pour fréquenter assidûment le jeune cénacle romantique, alors regroupé autour d'Alexandre Soumet.³

¹ Jules Lefèvre-Deumier, *Œuvres d'un désœuvré*, 2 vols (Paris: Firmin-Didot, 1884-1887).

² Jules Lefèvre-Deumier, *Les Vespres de l'Abbaye du Val*, éd. par Georges Brunet (Paris: Les Presses Françaises, 1924).

³ Alexandre Soumet (1788-1845): poète et dramaturge. Bien que ses œuvres ne s'éloignent que rarement de la tradition classique, il fut l'un des principaux porte-parole du courant libéral et réformateur qui allait donner naissance au Romantisme français.

C'est ainsi qu'entre 1813 et 1823, Lefèvre, d'un naturel sociable, se lie rapidement d'amitié avec, entre autres, les frères Deschamps⁴ et Henri de Latouche⁵, puis, à partir de 1820, Soumet, Victor Hugo et Lamartine. Prenant une part active aux réunions de la nouvelle école, il y partage son goût pour les lakistes et les romans noirs à l'anglaise et y découvre, avec enthousiasme, la littérature allemande ainsi que les œuvres d'André Chénier. C'est au cours de cette période que le jeune homme décide de se lancer dans la composition d'un vaste poème qu'il intitule provisoirement *Reizzenfelt*, mais dont il n'achèvera finalement jamais qu'un seul fragment, publié au mois de novembre 1819 sous le titre de *Méditation d'un proscrit sur la peine de mort*. En 1821, paraît dans *Le Conservateur littéraire* un nouveau poème de Lefèvre intitulé *Les Nymphes sur la neige*, mais c'est en 1823 que l'écrivain connaît son premier vrai succès d'estime auprès de ses amis romantiques avec la publication, à ses frais, du recueil *Le Parricide, poème, suivi d'autres poésies*. Outre le poème-titre, *Le Parricide*, et *Parisina*, deux compositions très sombres d'inspiration byronienne et dont les héros respectifs finissent exécutés, le recueil inclut également un vibrant *Hommage aux mânes d'André Chénier*, dont même les plus sévères détracteurs du poète lui concéderont la valeur.

Dès le 19 février 1823, Victor Hugo publie ainsi dans *Le réveil* un article dithyrambique sur le recueil *Le Parricide*, signant, par la même occasion et bien avant la quatrième préface des *Odes et ballades* (1826) et la préface de *Cromwell* (1827), son premier manifeste en faveur du romantisme naissant⁶:

⁴ Emile Deschamps (1791-1871): poète, dramaturge et critique littéraire. Emile et son frère Antony (1800-1869) accueillirent dans leur salon les principaux représentants de la nouvelle génération romantique. Emile Deschamps fut avec Victor Hugo, en 1824, le co-fondateur de *La Muse française*. Il contribua à faire connaître en France divers grands auteurs anglais, allemands, italiens et espagnols par une série de traductions libres réunies sous le titre d'*Études françaises et étrangères* (1828). Toute son œuvre témoigne d'une volonté de rupture avec la tradition classique.

⁵ Henri de Latouche (1783-1851): écrivain touche-à-tout, mais qui ne perça dans aucun genre faute d'un grand talent, Henri de Latouche fut néanmoins un des romantiques de la première heure et surtout, avec Jules Lefèvre, le re-découvreur d'André Chénier dont il édite les œuvres poétiques en 1819.

⁶ Comme tous les articles du *Réveil*, cet article n'est pas signé, mais Jean Massin l'attribue avec certitude à Victor Hugo (voir Victor Hugo, *Œuvres complètes*, éd. par Jean Massin, 18 vols (Paris: Le Club Français du Livre, 1967), t. II, 'Tableau synchrone', 1823). La rédaction du *Réveil* se désolidarisa prudemment de la virulence réformatrice de Hugo en adjoignant en note à l'article le commentaire suivant: 'Nous insérons cet article sans partager toutes les opinions de notre collaborateur sur la théorie nouvelle qu'il prétend établir des progrès de la littérature de notre époque. Les poésies de M. Jules Lefèvre, auquel il accorde des éloges si éclatants, ont été jusqu'à présent l'objet de louanges exagérées ou de critiques excessives; notre collaborateur pouvait garder une juste mesure; il a préféré s'abandonner à son admiration, et n'a voulu remarquer que les beautés: nous sommes loin de lui en faire un reproche, mais l'auteur du *Parricide* annonce trop de talent pour avoir besoin de ces ménagements; son livre, qui justifie à la fois et les éloges et les critiques qu'il a reçus, est un des plus bizarres et des plus remarquables recueils de poésies qui aient été publiés depuis le commencement de cette année'. Des suites de l'ajout de ce commentaire, Hugo cessa toute

Ceux qui observent avec un curieux plaisir les diverses [sic] changemens que le temps et les temps amènent dans l'esprit d'une nation considérée comme grand individu, peuvent remarquer en ce moment un singulier phénomène littéraire, né d'un autre phénomène politique, la révolution française. Il y a aujourd'hui en France combat entre une opinion littéraire encore trop puissante et le génie de ce siècle. Cette opinion aride, héritage légué à notre époque par le siècle de Voltaire, ne veut marcher qu'escorté de toutes les gloires du siècle de Louis XIV. C'est elle qui ne voit de poésie que sous la forme étroite du vers, qui appelle *la Henriade* une épopée et *les Martyrs* un roman, qui, semblable aux juges de Galilée, ne veut pas que la terre tourne et que le talent crée, qui ordonne aux aigles de ne voler qu'avec des ailes de cire, qui mêle, dans son aveugle admiration à des renommées immortelles qu'elles [sic] eût persécutées si elles avaient paru de nos jours, je ne sais qu'elles [sic] vieilles réputations usurpées, que les siècles se passent avec indifférence et dont elle se fait des autorités contre les réputations contemporaines; en un mot, qui poursuivrait du nom de Racine mort Racine renaissant.

Cette opinion décourageante et injurieuse condamne toute originalité comme une hérésie. Elle crie que le règne des lettres est passé, que les muses se sont exilées et ne reviendront plus, et chaque jour de jeunes lyres lui donnent d'harmonieux démentis; et la poésie française se renouvelle glorieusement autour de nous. Nous sommes à l'aurore d'une grande ère littéraire, et cette flétrissante opinion voudrait que notre époque si éclatante de son propre éclat, ne fut que le pâle reflet des deux époques précédentes! La littérature funeste du siècle passé a, pour ainsi parler, exhalé cette opinion anti-poétique dans notre siècle comme un miasme chargé des principes de mort, et, pour dire la vérité entière, nous conviendrons qu'elle dirige l'immense majorité des esprits qui composent parmi nous le public littéraire. Les chefs qui l'ont donnée, ont disparu; mais elle gouverne toujours la masse, elle surnage encore comme un navire qui a perdu ses mâts. Cependant il s'élève de jeunes têtes pleines de sève et de vigueur, qui ont médité la bible; Homère et Chateaubriand, qui se sont abreuvées aux sources primitives de l'inspiration, et qui portent en elles la gloire de notre siècle. Ces jeunes hommes seront les chefs d'une école nouvelle et pure, rivale et non-ennemie des écoles anciennes, d'une opinion poétique, qui sera un jour aussi celle de la masse. En attendant, ils auront bien des combats à livrer, bien des luttes à soutenir; mais ils supporteront avec le courage du génie les adversités de la gloire. L'opinion déplorable que nous avons signalée dans cet article, reculera bien lentement devant eux; mais il viendra un jour où elle tombera pour lui faire place, comme la scorie desséchée d'une vieille plaie qui se cicatrise.

Nous ne doutons pas que le poète dont nous annonçons ici un peu tardivement la première publication ne soit appelé à l'une des belles destinées littéraires qui illustreront notre époque. Nous ne doutons pas également qu'il

contribution au *Réveil* et ne produisit par conséquent pas la suite de l'article qu'il promettait aux lecteurs et qui devait contenir de nombreux extraits du *Paricide*.

ne soit un de ceux de nos jeunes écrivains dont le talent rencontrera le plus de contradicteurs. Pour arriver à la gloire qui lui est réservée, M. Jules Lefèvre a beaucoup d'obstacles à vaincre dans le public et en lui-même. Son imagination forte et hardie est souvent rude et téméraire dans ses conceptions; son expression, neuve et pittoresque, est fréquemment bizarre⁷; ses couleurs, presque toujours franches dans les détails, sont parfois indécises dans l'ensemble. Quelquefois il néglige le vers, quelquefois il le torture. Son style, qui réunit les qualités les plus différentes, présente en même temps les défauts les plus contraires, tantôt si simple qu'il devient trivial, tantôt si figuré qu'il en est sauvage. A côté de traits dignes de Milton ou du Dante, on trouve des locutions de Dorat ou de Marivaux; mélange singulier de la grandeur et de la mignardise, de la force et de la l'afféterie. On pourrait comparer le talent de M. Jules Lefèvre, tel qu'il apparaît dans ce remarquable recueil, à un jeune chêne plein de sève et de verdeur, dont on a orné le feuillage inculte et vigoureux de quelques roses artificielles. On ne saurait dire également qu'il est plutôt propre à tel genre qu'à tel autre; on trouve mêlées dans son livre les poésies lyrique, dramatique, élégiaque; et toutes ces muses ont envoyé à M. Lefèvre de belles inspirations. Nous appliquerions volontiers à ce poète ce que Mad. de Staël dit de Goëthe, qu'*il ressemble à la nature qui produit tout et de tout*. Qu'il se garde bien de voir ici dans cette appréciation réfléchie de son talent autre chose que l'expression d'une haute et sincère estime, nous ne prétendons pas non plus lui donner des conseils dont il n'a pas besoin; car nous sommes persuadés qu'il en sait bien plus que nous encore sur son talent. Il porte en lui le feu sacré qui épure l'imagination en la vivifiant. Loin de nous d'oublier le respect dû au talent, ce noble don de l'âme qui élève l'homme au-dessus de l'homme. Des imperfections passagères n'effacent pas des beautés immortelles, et nous voudrions voir les critiques imiter ces anciens sectateurs de Zoroastre⁸, qui même quand il se levait dans les nuages, n'en adoraient pas moins le soleil.

Que M. Lefèvre attende donc sans se décourager sa belle couronne; qu'il laisse se développer son talent original et forts [sic] dans la veille et la méditation les hommes tels que lui sont maîtres de l'avenir ce juge inexorable de la médiocrité.

Dans un second article nous justifierons par des citations ce que nous avons dit des poèmes singulièrement remarquables de M. Jules Lefèvre.⁹

⁷ En 1823, Hugo utilise encore l'adjectif 'bizarre' dans un sens péjoratif. Il ne tardera pas à voir cette 'bizarrerie' comme une des qualités essentielles de l'œuvre romantique.

⁸ Zoroastre (Iran VII-VI s. av. J.-C.): autre nom de Zarathous(h)tra. Fondateur du zoroastrisme, doctrine religieuse mettant l'accent sur la transcendance divine et prêchant une morale d'action fondée sur la certitude du triomphe de la justice.

⁹ In *Le Réveil. Journal des Sciences, de la Littérature, des Mœurs, Théâtres et Beaux-Arts*, mercredi 19 février 1823, n° 203, p. 2. Emmanuel des Essarts dira de Lefèvre, à propos du vif intérêt que lui manifestait Hugo, qu'il avait été 'sacré poète par Dieu lui-même'. Dans une lettre adressée à Adolphe de Saint-Valry en 1825, Hugo confiera encore voir en Lefèvre 'un vrai talent'. Des Essarts et cette lettre de Hugo sont cités par Georges-Emmanuel Clancier dans *Panorama de la poésie française. De Chénier à Baudelaire* (Paris: Seghers, 1963), pp. 246-253.

Mais en dépit d'un certain succès d'estime, le livre se vend mal. Lefèvre en est profondément affecté. La renommée dont commencent à bénéficier certains de ses amis, comme Lamartine et Hugo, exacerbe le sentiment de son échec personnel et l'éloigne du petit groupe. Le décès de sa mère, quelques mois auparavant, au terme d'une longue maladie, une brouille avec son père, dont il se sépare temporairement, ajoutés à une sérieuse déception amoureuse viennent alors achever de miner le moral du jeune écrivain. Il choisit de s'isoler, retourne un temps à son poème *Reizenfelt*, puis en conçoit un autre, plus ambitieux encore, intitulé *L'Univers*, mais qui n'aboutira pas plus que le premier. Apprenant l'engagement de Byron dans la guerre d'indépendance grecque, il décide alors de rejoindre son idole, ne songeant qu'à mourir héroïquement à ses côtés. Il s'embarque à Marseille, en direction de l'Italie, au mois de mars 1823, mais son expédition tourne court. A la suite d'un naufrage, il se retrouve retardé en Italie par toute une série de tracasseries administratives. Il en profite cependant pour visiter ce pays mythique, sous le charme duquel il ne tarde pas à tomber. Ayant finalement renoncé à sa mission grecque, il s'en retourne petit à petit vers la France en passant par le nord de l'Italie, la Suisse et l'Alsace. Il est encore à Venise, sur les traces de Byron, lorsqu'il apprend la mort de son héros et la prise de l'île d'Ipsara par les Turcs.

De retour en France, il se remet à l'écriture, collabore activement au *Mercure du XIX^e siècle*, repris depuis peu par Latouche, remanie un passage de *Parisina* qu'il fait paraître en 1825 dans les *Annales romantiques* sous le titre *L'Exécution*¹⁰, et publie, la même année, un nouveau recueil de poèmes intitulé *Le Clocher de Saint-Marc*.¹¹ En novembre 1825, à l'occasion de la mort du général Foy, il rencontre à nouveau le succès avec une ode dédiée au grand homme et intitulée *Sur la mort du général Foy, député français*.¹² Il s'essaye ensuite au drame et voit sa pièce *Les Mexicains* reçue à la Comédie Française le 24 mai 1827, sous le patronage de Talma.

Lefèvre connaît enfin une certaine renommée: il fréquente le salon de l'Arsenal et reçoit, chez lui, bon nombre des jeunes talents de la génération romantique. Mais une souffrance secrète hante le cœur du poète: la femme qu'il aime (toujours la même depuis 1823) ne cesse de le désespérer. Lorsqu'en 1831 il apprend l'appel lancé aux volontaires étrangers par la Pologne révoltée contre l'oppression russe, c'est par dépit autant que par idéalisme qu'il choisit de s'engager dans le corps sanitaire destiné à Varsovie. Il part donc, mais ne possédant aucun diplôme médical justifiant de son incorporation, est arrêté et interné en cours de route par le gouvernement prussien. Le seul moyen pour lui de sortir de cette mauvaise passe étant d'obtenir les qualifications nécessaires, il prépare en catastrophe l'examen d'officier de santé grâce à l'aide miraculeuse offerte par un médecin suisse. Après seulement quelques mois de préparation, il réussit ainsi à obtenir son diplôme et, fort de la légitimité conférée par son nouveau titre, rejoint alors aussitôt la Pologne.

¹⁰ *Op. cit.*, pp. 84-86.

¹¹ Jules Lefèvre-Deumier, *Le Clocher de Saint-Marc* (Paris: Urbain Canel, 1825).

¹² Jules Lefèvre-Deumier, *Sur la mort du général Foy, député français* (Paris: Urbain Canel, 1825), reproduite dans *Couronne poétique du général Foy* (Paris: Chamerot, 1826). Maximilien Foy (1775-1825): général français qui couvrit la retraite d'Espagne en 1814 et qui devint député libéral en 1819. Ses obsèques furent l'occasion d'une manifestation contre le régime de Charles X.

Arrivé à Varsovie au mois de juin 1831, au sixième mois de la campagne, il y est extraordinairement nommé aide de camp du général Henryk Dembinski¹³, aux côtés duquel il combat courageusement. Blessé, contraint de fuir avec les restes de l'armée polonaise, il est finalement fait prisonnier en Autriche où il devra passer six mois avant que sa famille ne puisse obtenir sa libération, au prix d'une forte rançon, au mois d'avril 1832.

Sur les conseils du bienveillant Soumet, il produit alors son troisième recueil de poèmes, *Les Confidences*, réunissant des textes à l'origine destinés à l'ex-élu de son cœur et d'autres dédiés à sa récente expédition polonaise.¹⁴ Suit, un an plus tard, en 1834, *Sir Lionel d'Arquenay*,¹⁵ la première œuvre en prose de Jules Lefèvre. Il s'agit d'un roman d'amour en grande partie inspiré par les propres déboires sentimentaux de l'auteur et qui fut à juste titre bien reçu par la critique.

Deux circonstances n'allaient cependant pas tarder à affadir quelque peu l'inspiration du poète. Après tant d'années de fructueuse mélancolie et de sombres et douloureuses passions, Jules Lefèvre allait enfin connaître le bonheur et l'équilibre de la vie conjugale, le confort et l'aisance de la vie bourgeoise. En février 1836, il épouse en effet la jeune Azalaïs Marie-Louise Roulleaux-Dugage, la fille d'un riche conseiller général, rencontrée quelque temps auparavant par l'intermédiaire d'un ami et qui se fera bientôt connaître elle-même du monde des arts par ses talents de sculptrice. La jeune femme lui donnera deux fils: Maxime, en 1837, et Lazare Eusèbe, en 1841. En 1842, survient le deuxième événement qui allait transformer la vie de Lefèvre: suite aux décès successifs de son père et d'une tante richissime ayant fait de lui son légataire universel, l'écrivain se retrouve du jour au lendemain à la tête d'une considérable fortune. En hommage à cette généreuse tante nommée Deumier, il obtient alors du Conseil d'État le droit d'ajouter à son nom celui de sa parente.

Cette période faste d'un point de vue personnel, le fut malheureusement moins d'un point de vue artistique. Le second roman de Lefèvre, publié en 1839 sous le titre *Les Martyrs d'Arrezzo*,¹⁶ fut en effet loin d'égaliser le premier. Quant aux *Œuvres d'un désœuvré*, *Les*

¹³ Henryk Dembinski (1791-1864): soldat, puis officier dans l'armée polonaise, il prend part aux campagnes napoléoniennes, est fait capitaine par l'Empereur avant d'être décoré de la Légion d'honneur. Il réside un temps à Paris avant de rejoindre sa Pologne natale à la chute de l'Empire. Il se lance alors dans l'agriculture, devient membre de la Diète polonaise où il prend fait et cause pour les paysans opprimés par l'occupant russe. Lorsque éclate la révolution de Varsovie en 1830, Dembinski est nommé major d'un régiment avec lequel il parvient à libérer Cracovie en 1831. Nommé chef d'une brigade de cavalerie, il remporte un certain nombre de victoires contre les Russes. Après l'échec de l'expédition de Lituanie, il parvient, en pleine débâcle, à ramener près de 4000 de ses hommes à Varsovie, le 5 août 1831, où il est fait général de division et nommé gouverneur de la capitale. Après la défaite de septembre 1831, il revient à Paris où il meurt en 1864, non sans avoir entre temps participé à de nombreuses autres campagnes militaires notamment en Egypte (1833) et en Hongrie (1849).

¹⁴ Jules Lefèvre-Deumier, *Les Confidences* (Paris: Henry Dupuis et L. Tenré, 1833).

¹⁵ Jules Lefèvre-Deumier, *Sir Lionel d'Arquenay* (Paris: Henry Dupuis et Charles Allardin, 1834).

¹⁶ Jules Lefèvre-Deumier, *Les Martyrs d'Arrezzo* (Paris: Ambroise Dupont, 1839).

Vespres de l'Abbaye du Val, nouveau recueil de prose et de poésie mêlées publié en 1842,¹⁷ si l'on y retrouvait bien un peu du génie passé du poète, il se vendit si mal que Lefèvre dut en retirer la plupart des exemplaires pour les envoyer au pilon. En 1844 et 1845, l'écrivain parvient pourtant à retrouver les faveurs de la critique avec une version remaniée des *Œuvres d'un désœuvré*, *Les Vespres de l'Abbaye du Val*, en deux volumes toujours, mais séparant cette fois prose et poésie.¹⁸

Depuis 1842, Lefèvre a toutefois quelque peu délaissé les muses pour une vie sociale active. Dans son luxueux hôtel de la place Saint-Georges, il réceptionne régulièrement à peu près tout ce que Paris compte d'artistes et d'hommes de lettres. Il se fait également mécène et contribue notamment à subventionner *L'Artiste*, une des plus grandes revues de l'époque consacrée à la littérature et aux arts. Par l'intermédiaire de *L'Artiste*, Lefèvre renoue alors avec la critique littéraire, à laquelle il s'était déjà essayé avec talent vingt ans auparavant dans le *Mercur du XIX^e siècle*. En 1848, il s'engage ensuite en politique et après avoir tenté en vain de se faire élire député à l'Assemblée constituante, soutient la candidature à la présidence de la République de Louis-Napoléon Bonaparte qui, une fois élu, le fait en retour nommer bibliothécaire à l'Élysée, puis, sous le Second Empire, aux Tuileries. Il faut cependant reconnaître ici à Lefèvre cette qualité rare qu'il ne profita jamais de sa fortune ou de ses relations pour soutenir sa carrière d'écrivain.

Les dernières années de sa vie furent surtout marquées par une intense production d'articles et d'essais de critique littéraire, en grande partie réunis dans ses *Célébrités d'autrefois* et ses *Études biographiques*, respectivement publiées en 1853 et 1854.¹⁹ Jules Lefèvre-Deumier, atteint de lithiase depuis plusieurs années, meurt le 11 décembre 1857. La veille de sa mort était publié son ultime recueil de poèmes, sur lequel il travaillait depuis une dizaine d'années. Il avait symboliquement choisi de l'intituler: *Le Couvre-feu*.²⁰

Les quatre poèmes

Outre son engagement courageux aux côtés des peuples opprimés, il est un autre combat moral que Lefèvre mena, par la plume cette fois et avec une constance remarquable dans les premières années de sa carrière d'écrivain, celui en faveur de l'abolition de la peine de mort. L'on trouvera ci-après quatre poèmes de Jules Lefèvre-Deumier aujourd'hui presque introuvables et qui tous participèrent, d'une manière ou d'une autre, de ce combat abolitionniste. Pour chacun d'entre eux, nous avons pris soin de conserver l'orthographe, la ponctuation et la présentation d'origine. La pagination originale est quant à elle indiquée entre crochets à gauche du texte. Les variantes et corrections offertes en notes nous

¹⁷ Jules Lefèvre-Deumier, *Œuvres d'un désœuvré*, *Les Vespres de l'Abbaye du Val* (Paris: H. Delloye, 1842).

¹⁸ *Poésies*, *Œuvres complètes de Jules Le Fèvre-Deumier* (Paris: Comptoir des Imprimeurs Réunis, 1844), pour le volume de vers, *Œuvres d'un désœuvré*, *Les vespres de l'Abbaye du Val*, *Œuvres complètes de Jules Le Fèvre-Deumier*, *Prose* (Paris: Comptoir des Imprimeurs, 1845), pour le volume de prose.

¹⁹ Jules Lefèvre-Deumier, *Études biographiques* (Paris: Hachette, 1854).

²⁰ Jules Lefèvre-Deumier, *Le Couvre-feu* (Paris: Amyot, 1857).

révèlent un Lefèvre perfectionniste, aimant à remanier ses textes en prenant toujours garde à ce que les contraintes syntaxiques de la forme versifiée ne portent en rien atteinte à la clarté des idées exprimées. Ce constant souci de l'intelligibilité, ce refus systématique de tout hermétisme transparaissent bien dans l'attention vétilleuse que Lefèvre porte à la ponctuation: la moindre virgule a ici sa raison d'être. La maîtrise du sens passe chez Lefèvre par la maîtrise du rythme.

Méditation d'un proscrit sur la peine de mort

En ce qui concerne la *Méditation d'un proscrit sur la peine de mort*, sous-titrée *Fragment d'un poème de Reizenfelt*, nous reproduisons ici la version originale imprimée à Paris, au mois de novembre 1819, par Belin. Nous offrons de plus, en notes, toutes les variantes de la version remaniée de ce poème, publiée en 1842 dans le tome second des *Œuvres d'un désœuvré, Les Vespres de l'Abbaye du Val*²¹ sous le nouveau titre de *Méditation d'un solitaire sur la peine de mort*. C'est également sous ce titre et dans la version de 1842 que le poème sera réédité une dernière fois, en 1887, dans le tome second de l'édition des *Œuvres d'un désœuvré* dirigée par Lacroix.²²

Ce premier poème est des plus intéressants en ce qu'il constitue l'un des tout premiers textes poétiques français à prendre fait et cause pour l'abolition de la peine de mort. S'il y eût bien déjà, par le passé, quelques grands écrivains français pour s'élever contre la pratique barbare du châtiment suprême (nous songeons notamment à Voltaire et, dans une certaine mesure, à Montesquieu), aucun n'a choisi pour ce faire la forme du poème, aucun n'a encore mis l'art poétique, ni usé du pouvoir de la fiction, au service de cette noble cause. L'originalité du poème de Lefèvre ne doit donc pas être sous-estimée. Certes l'habillage fictionnel est mince et la voix méditative du narrateur Reizenfelt semble vite céder le pas à l'argumentaire de l'auteur, mais cette première tentative n'en demeure pas moins révolutionnaire.

Du fait de la nature fragmentaire de ce texte, nous ignorons tout de l'identité du personnage de Reizenfelt. Les quinze premiers vers de la version de 1819, en nous le présentant comme un écrivain injustement ignoré, laissent cependant aisément entrevoir en Reizenfelt un double de Lefèvre, obsédé qu'il fut, sa vie durant, par la conscience de son propre génie et par son incapacité à lui donner corps afin d'en faire saisir toute l'intensité à ses contemporains.

L'idée de publier un fragment de poème peut surprendre: toutefois, comme l'a notamment expliqué Hélène Lowe-Dupas, la forme fragmentaire constitue une 'forme d'expression [typiquement] romantique alliant les notions d'individualité et de pluralité à celle de totalité, et ce dans un contexte esthétique [...]. [L]e fragment devient un mode positif de représentation du tout, totalité qui n'est atteignable que par l'œuvre artistique, à la fois singulière et plurielle'.²³ Hérité du romantisme allemand, le choix du genre fragmentaire

²¹ Jules Lefèvre-Deumier, *Œuvres d'un désœuvré, Les Vespres de l'Abbaye du Val* (Paris: H. Delloye, 1842)

²² *Op. cit.*, pp. 202-211.

²³ Hélène Lowe-Dupas, *Poétique de la coupure chez Charles Nodier* (Amsterdam/Atlanta: Rodopi, 1995), p. 24.

aurait ainsi parfaitement correspondu 'à un état d'esprit refusant l'enfermement et la clôture'²⁴ et revendiquant l'incomplétude des êtres et des choses comme une qualité essentielle, synonyme à la fois de liberté et de perfectibilité.

Toute référence au personnage de Reizenfelt disparaît dans la version de 1842. La nouvelle strophe introductrice n'attribue plus la paternité de la *Méditation* qu'à un 'Lycurge inconnu' et 'proscrit', auteur de quelques 'ouvrages' de philosophie, et désormais décédé, mais on constate ici encore que Lefèvre n'a pas souhaité éliminer toute trace de fiction dans ce qui aurait pu sans cela devenir un simple manifeste rimé.

Le Parricide

Pour ce qui est du *Parricide*, nous reproduisons ici le texte intégral de l'unique édition jamais réalisée de ce poème, celle de 1823.

Il s'agit d'un poème en vers, comptant les dernières heures d'Edgar, un jeune chevalier écossais du temps de Wallace, meurtrier de son père parce que celui-ci s'opposait à son amour.

De la victime, on ne sait rien ou presque: le poème fait l'impasse sur la personnalité de ce père mort d'avoir voulu entraver la liberté de son fils. Car c'est bien en fin de compte de liberté, plus que d'amour, dont il est beaucoup question dans *Le Parricide*. Si les sentiments du jeune guerrier pour sa belle sont bien évoqués, c'est avant tout sur l'impérieux désir de liberté du héros que le poète insiste. Edgar apparaît en fait comme l'archétype du héros romantique et sa soif de gloire et de liberté n'est d'ailleurs pas sans rappeler, dans son expression, celle de René, chez Chateaubriand. Passionné, énergique, il est décrit comme s'étant toujours senti plus à l'aise dans l'univers hors-la-loi de la guerre que dans le cadre rigide de la société en temps de paix. La troisième strophe du poème se présente ainsi tout entière comme un exposé des circonstances atténuantes ayant entouré le crime. L'acte commis y est en quelque sorte justifié par l'incompatibilité de nature entre Edgar et la société.

C'est par conséquent plus dans ce malaise, dans cet authentique mal de vivre, que dans un amour contrarié, que l'acte de la mort du père trouve en réalité son origine. Les conséquences d'un désir frustré de liberté, tel est, selon nous, le véritable sujet du poème de Lefèvre.

Avec *Le Parricide*, Lefèvre va donc encore plus loin dans son entreprise visant à mettre l'art poétique au service de la cause abolitionniste. Plus de discours argumentatif ici, le spectacle du supplice d'Edgar et l'émotion qui en découle participent seuls du pouvoir de conviction de ce texte. Là encore Lefèvre fait figure de précurseur. Au vu de l'impact que semble avoir eu ce poème et les autres textes du recueil sur le jeune Victor Hugo, comment ne pas songer à le rapprocher de ce qui allait devenir cinq ans plus tard l'œuvre-phare de la lutte pour l'abolition de la peine de mort, nous voulons bien entendu parler du *Dernier Jour d'un condamné*? Deux œuvres littéraires nous comptant les dernières heures d'un condamné à mort, nous faisant partager ses angoisses et sa détresse, deux œuvres montrant toute l'horreur de la peine capitale sans pourtant jamais avancer d'autres arguments que l'empathie du lecteur pour le héros (rappelons ici que Hugo n'ajoutera sa fameuse préface-

²⁴ *Ibid.*

manifeste au *Dernier Jour d'un condamné* qu'en 1832). Certes la prose et le style hugoliens, ainsi que le choix d'un récit à la première personne du singulier font du *Dernier Jour d'un condamné* une œuvre à la fois beaucoup plus originale et beaucoup plus complexe que le poème de Lefèvre, mais le sujet et l'intention n'en demeurent pas moins les mêmes dans les deux cas et c'est bien tout autant sur son fond que sur sa forme que le texte de Hugo a été jugé comme une des œuvres les plus novatrices et les plus bouleversantes de son époque. Certains passages du *Dernier Jour d'un condamné* ne sont d'ailleurs pas sans rappeler *Le Parricide*. Voici, à titre d'exemple, deux extraits, le premier du texte de Lefèvre, le second du texte de Hugo, dans lesquels les réflexions des deux condamnés sont étonnamment proches:

Sans doute est il affreux de se dire: je vis;
Mes jours de bien longs jours pourraient être suivis,
Et pourtant, je le sais, je mourrai dans une heure;
Point d'espoir, de calcul, d'amitié qui nous leurre;
Je meurs, sans qu'un long mal ait daigné pas à pas
Me conduire affaibli jusqu'au bord du trépas;
Il faut franchir d'un coup un intervalle immense,
Et mourir, en un mot, sans que la mort commence!²⁵

Pas malade! en effet, je suis jeune, sain et fort. Le sang coule librement dans mes veines; tous mes membres obéissent à tous mes caprices; je suis robuste de corps et d'esprit, constitué pour une longue vie; oui, tout cela est vrai; et cependant j'ai une maladie, une maladie mortelle, une maladie faite de la main des hommes.²⁶

Si les travaux de chercheurs tels que Jean Massin et Gustave Charlier ont permis de révéler certaines des sources possibles du *Dernier Jour d'un condamné*, aucun ne semble à ce jour avoir fait le lien entre le texte de Hugo et l'œuvre de Jules Lefèvre.²⁷ Pourtant, l'article dithyrambique du *Réveil* n'est pas le seul élément à nous laisser penser que l'influence de Lefèvre sur Hugo ait pu être ici déterminante. Dans sa préface du *Dernier Jour d'un condamné*, Hugo énonce parmi les sources possibles de son texte le souvenir de l'horrible spectacle d'une exécution sur la place de Grève à Paris:

L'auteur a pris l'idée du *Dernier Jour d'un condamné*, non dans un livre, il n'a pas l'habitude d'aller chercher ses idées si loin, mais là où vous pouviez tous la prendre, où vous l'avez prise peut-être [...], tout bonnement sur la place publique, sur la place de Grève. C'est là qu'un jour en passant il a ramassé cette

²⁵ J. Lefèvre-Deumier, *Le Parricide*, in *op. cit.*, p. 18.

²⁶ V. Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné* (Paris: Librairie Générale Française, 2000), chap. XV, p. 91.

²⁷ Voir notamment Gustave Charlier, 'Comment fut écrit "Le dernier jour d'un condamné"', in *De Ronsard à Victor Hugo, problèmes d'histoire littéraire* (Bruxelles: Éditions de la Revue de l'Université de Bruxelles, 1931) et Jean Massin, 'Présentation du "Dernier Jour d'un condamné"', in *op. cit.*, t. III.

idée fatale, gisante dans une mare de sang sous les rouges moignons de la guillotine.²⁸

Or, selon Yves Gohin, c'est justement en compagnie de Jules Lefèvre que Victor Hugo aurait assisté à la décapitation d'un condamné le 23 avril 1820 et ce serait donc dans cette expérience traumatisante commune que Lefèvre lui-même aurait trouvé l'inspiration du *Parricide*.²⁹

Parisina

Comme *Le Parricide*, *Parisina* n'a paru qu'une seule fois, en 1823, dans sa version complète.

On trouvera en notes les deux fragments remaniés de *Parisina* parus respectivement sous le titre *L'Exécution* (1825) et *Imitation d'un passage de Lord Byron* (1844). Le *Parisina* de Lefèvre est en effet une traduction libre (ce que l'on appelait à l'époque une 'imitation') d'un poème homonyme de Byron publié à Londres en 1816.³⁰ Le poète anglais précisait, en tête de son poème, tirer son sujet d'un passage des *Antiquities of the House of Brunswick* [*Antiquités de la maison de Brunswick*] dans les *Miscellaneous Works* [*Œuvres diverses*] de l'historien Edward Gibbon (1737-1794) et citait l'extrait suivant:

Under the reign of Nicholas III, Ferrara was polluted with domestic tragedy. By the testimony of an attendant, and his own observation, the Marquis of Este discovered the incestuous loves of his wife Parisina, and Hugo his bastard son, a beautiful and valiant youth. They were beheaded in the castle by the sentence of a father and husband who published his shame, and survived the execution.³¹

Lefèvre conserve le même nombre de strophes que Byron et respecte l'organisation narrative d'ensemble, mais il réécrit le poème original plutôt qu'il ne le traduit, gardant juste çà et là quelques images. Nous avons 585 vers chez Byron, il y en a 594 chez Lefèvre.

A première vue, le thème de la peine de mort pourrait paraître ici de moindre importance que dans la *Méditation d'un proscrit* ou *Le Parricide*, la scène d'exécution des deux personnages adultérins n'intervenant qu'en conclusion d'un assez long poème nous contant une histoire déjà suffisamment tragique et dramatique en elle-même pour susciter l'intérêt et l'émotion du lecteur. Mais à en juger par la résonance particulière que Lefèvre

²⁸ V. Hugo, *op. cit.*, Préface, p. 17.

²⁹ Voir Yves Gohin, 'Les Réalités du crime et de la justice pour Victor Hugo avant 1829', in Jean Massin, *op. cit.*, t. III, p. 3.

³⁰ George Gordon (Lord) Byron, *The Siege of Corinth, a Poem. Parisina, a Poem. (By Lord Byron)* (Printed for John Murray), pp.58-90.

³¹ Traduction: 'Sous le règne de Nicolas III, Ferrare fut souillée par une tragédie domestique. Averti par une servante, le marquis d'Este découvrit de ses propres yeux les amours incestueuses de sa femme Parisina et d'Hugo, son fils naturel, beau et vaillant jeune homme. Ils furent décapités dans le château par ordre d'un père et d'un époux qui rendit ainsi sa honte publique et survécut à l'exécution'. Byron donnait de plus la référence suivante: 'Gibbon's *Miscellaneous Works*, vol. 3d., p. 470, new edition'.

Un poète romantique contre la peine de mort

donnera précisément à la scène finale de l'exécution dans *Parisina* en la republiant, à part, en 1825, sous le titre *L'Exécution*, on ne peut qu'aboutir à la conclusion que, là encore, la question de la peine de mort était au centre des préoccupations de Jules Lefèvre et que le choix de ce poème de Byron s'inscrivait par conséquent dans la lignée directe de la *Méditation d'un proscrit* et du *Parricide*.

Hommage aux mânes d'André Chénier

Il est un personnage historique dont la mort illustre particulièrement bien l'atrocité de la peine de mort et qui devint en quelque sorte l'emblème des abolitionnistes, et plus particulièrement des écrivains qui, comme Lefèvre, prenaient part à leur noble combat: le poète André Chénier.³²

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour³³

Ces quelques vers, extraits des fameux *Iambes* d'André Chénier et écrits par le poète peu de temps avant d'avoir été conduit à l'échafaud, les romantiques les découvrent pour la première fois en 1819. C'est à cette date que Latouche publie les œuvres de Chénier jusqu'alors demeurées inédites. Les écrivains de la nouvelle école vont tout de suite se montrer enthousiasmés par la personnalité, l'histoire et le talent de ce poète: dès 1819, Victor Hugo lui consacre un long et fort élogieux article dans *Le Conservateur littéraire*, affirmant notamment qu'«André Chénier sera[it] regardé parmi [eux] comme le père et le modèle de la véritable élégie», que s'il avait vécu, «il se serait placé un jour au rang de [leurs] premiers poètes lyriques» et que «ses odes [...] seraient citées comme des modèles d'élévation et d'énergie».³⁴ C'est également à Chénier que le chef de file des romantiques dédie sa fameuse ode *Le Poète dans les révolutions*, écrite en mars 1821 et qui sera placée en tête du recueil des *Odes et Ballades* (publié en 1822), avec trois vers du défunt poète en guise d'épigraphe. L'antépénultième strophe du poème évoquait les derniers instants de Chénier:

Le mortel qu'un Dieu même anime
Marche à l'avenir, plein d'ardeur;
C'est en s'élançant dans l'abîme
Qu'il en sonde la profondeur.
Il se prépare au sacrifice;
Il sait que le bonheur du vice

³² André (de) Chénier (1762-1794): Poète français. Favorable à la Révolution, il mourut guillotiné pour s'être opposé aux excès de la Terreur.

³³ André Chénier, *Saint Lazare, 1794*, in *Iambes*, in *Poésies choisies* (Paris: Larousse, 1934), p. 76

³⁴ Voir l'article «Œuvres d'André Chénier», signé E., dans la première livraison du *Conservateur littéraire* (11 décembre 1819), pp. 19, 21 et 22.

Par l'innocence est expié;
 Prophète à son jour mortuaire,
 La prison est son sanctuaire,
 Et l'échafaud est son trépid!³⁵

L'année suivante, en 1823, Jules Lefèvre emboîte le pas à Victor Hugo en publiant dans son recueil *Le Parricide, poème suivi d'autres poésies* un vibrant *Hommage aux mânes d'André Chénier*, dont on trouvera ici le texte intégral. Lefèvre connaissait le défunt poète mieux que personne. Il avait en effet eu le privilège d'assister Latouche dans la mise à jour des poèmes de Chénier. Par le plus grand des hasards, c'était également dans la maison même où Chénier fut arrêté avant d'être conduit à l'échafaud qu'habitait encore Lefèvre à cette époque-là. Les vers qu'il dédia au défunt poète furent fort appréciés du public. A leur tour, Lamartine, en 1830, dans son discours en vers *Contre la peine de mort*, et Vigny, en 1832, dans *Stello*, retraceront les derniers instants d'André Chénier.

André Chénier va ainsi devenir un des grands héros de la génération romantique et ce, non seulement parce qu'il incarne à merveille le mythe du poète maudit cher à la nouvelle école, mais aussi parce que la nature de sa mort associe pour la première fois ce même mythe romantique à celui de la guillotine. Le cas Chénier réunit deux des préoccupations essentielles du Romantisme tout en leur donnant une raison d'être: d'un côté, il conforte la possibilité d'une identification du poète au condamné à mort, justifiant par là même la hantise romantique de la guillotine; d'un autre côté, il donne corps, sous la forme de l'échafaud, à la fatalité qui semble peser sur la destinée des jeunes écrivains, justifiant ainsi leurs angoisses existentielles. On ne sera par conséquent pas surpris de voir resurgir la figure d'André Chénier à maintes reprises dans le corpus romantique et en particulier dans l'œuvre de Victor Hugo, dans *Les Contemplations* (dont un poème écrit le 18 octobre 1854 lui est dédié sous le titre 'A André Chénier')³⁶, dans *La Légende des siècles* (dans la partie 'Le groupe des idylles')³⁷ ou encore au milieu des comptes rendus des séances de spiritisme organisées par Hugo en exil à Jersey en 1853.

L'*Hommage aux mânes d'André Chénier* a donc sa place dans notre édition critique aux côtés de la *Méditation d'un proscrit*, du *Parricide* et de *Parisina* en ce qu'il constitue bien, pour le poète, un nouvel exemple poignant de l'injustice et de l'absurdité de la peine capitale.

³⁵ V. Hugo, *Odes et Ballades*, édition établie par Pierre Albouy (Paris: Gallimard, 1964), p. 51.

³⁶ V. Hugo, *Les Contemplations* (Paris: Librairie Générale Française, 1985), Livre premier, V, pp. 25-26.

³⁷ V. Hugo, *La Légende des siècles*, 2 vols. (Paris: Garnier-Flammarion, 1967), t. II, XXXVI, p.135.

Romantisme et peine de mort

Avec ces quatre poèmes, écrits et publiés entre 1819 et 1825, Lefèvre faisait en fait figure de précurseur dans l'exploitation d'une thématique, celle de la peine de mort, qui allait inspirer bon nombre d'écrivains de l'école romantique.

A partir de 1820, la littérature romantique s'empare ainsi du thème de la peine de mort. Personnages de condamnés à mort, guillotine et scènes d'exécution envahissent subitement l'espace littéraire non seulement poétique, mais aussi romanesque et théâtral. Ce phénomène s'explique tout d'abord d'un point de vue historique: la Restauration sonne l'heure du bilan de plus de dix ans de crise révolutionnaire et de près de quinze ans d'un régime, l'Empire, qui, bien qu'ayant été envisagé par beaucoup comme une 'révolution à l'envers', demeurait l'héritier direct de 1789. Jamais, au cours de toute cette période de l'Histoire de France, la peine de mort ne fut plus pratiquée, en matière politique comme en droit commun. Les contemporains de la Restauration, qu'ils aient vécu cette sombre période révolutionnaire et post-révolutionnaire ou qu'ils la découvrent à travers les témoignages de leurs prédécesseurs, ont la mémoire et l'imaginaire encombrés de têtes coupées. C'est naturellement à l'art, et plus spécifiquement à la littérature, alors conçue comme 'l'expression de la société', qu'incombait la tâche d'exorciser les démons du passé, de résoudre, grâce à son pouvoir cathartique, ce qu'il convient bien de définir comme un traumatisme collectif.

Mais l'art littéraire ne se serait pas livré avec autant de passion à cette nécessaire entreprise d'introspection collective, si sa sensibilité du moment n'avait pas été particulièrement propice au traitement d'un thème aussi original que celui de la peine de mort. Ce n'est en effet pas un hasard si l'époque de l'émergence de ce thème dans la littérature (les années 1820) correspondait également à celle de l'essor officiel de l'école romantique. La peine de mort, en tant que *topos* littéraire, a offert aux écrivains romantiques un défi à relever, une cause artistique à défendre. Ce défi et cette cause consistaient en l'invention de nouveaux moyens d'expression propres à rendre toute la violence et toute l'horreur des exécutions capitales, démarche impliquant elle-même une libération esthétique et un renouveau à la fois thématique et formel. Aussi est-ce chez des auteurs comme Lefèvre, mais aussi Nodier,³⁸,

³⁸ Dès 1820, Charles Nodier faisait campagne dans la presse contre la condamnation à mort d'une jeune femme accusée d'avoir empoisonné son mari (voir à ce sujet l'article de Jacques-Rémi Dahan, 'Une campagne contre la peine de mort en 1820: Charles Nodier et l'affaire Monique Sacquet', in *Mélanges de littérature en hommage à Albert Kies*, études réunies par Claudine Gothot-Mersch et Claude Pichois (Bruxelles: Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1985), pp. 21-32). En 1829, Nodier parrainait la publication d'une étude historique sur le sort d'une jeune femme injustement condamnée à mort au XVII^e siècle (voir Gabriel Peignot, *Histoire d'Hélène Gillet ou Relation d'un événement extraordinaire et tragique survenu à Dijon dans le dix-septième siècle* (Dijon: Lagier, 1829)). Trois ans plus tard, en 1832, il décidait finalement de raconter lui-même le calvaire de son authentique condamnée dans son *Histoire d'Hélène Gillet* (publiée pour la première fois dans *La Revue de Paris* du mois de février 1832).

Lamartine,³⁹ Balzac,⁴⁰ Stendhal⁴¹ et surtout Hugo, dont *Le Dernier Jour d'un condamné* fait figure, sous bien des aspects, de précurseur du roman moderne, que l'on trouve, à partir de 1819, les pages les plus bouleversantes de la littérature du XIX^e siècle consacrées à ce sujet.

Enfin, en tant que thème de société, la peine de mort a offert aux artistes romantiques une cause historique pour laquelle se battre, celle de l'abolition d'un châtiment barbare et en complète contradiction avec leur idéal de progrès social. La présence récurrente de ce thème dans la littérature romantique est en effet également indissociable de la résurgence du débat sur la question de l'abolition de la peine de mort que l'on observe très nettement à partir de 1819. Si tous les auteurs de l'époque n'étaient pas, comme Lefèvre, ouvertement engagés dans cette polémique, tous en avaient du moins connaissance et beaucoup d'entre eux reprurent à leur compte nombre des arguments abolitionnistes, ajoutant à cette rhétorique argumentative toute la puissance émotionnelle et suggestive de la représentation artistique.⁴²

³⁹ Voir *Contre la peine de mort*, son discours en vers déjà mentionné plus haut (Paris: Gosselin, 1830).

⁴⁰ Voir notamment ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française, par Sanson, exécuteur des arrêts criminels pendant la Révolution* (Paris: Librairie Générale, 1829), écrits en collaboration avec Marco Saint-Hilaire, ainsi que sa nouvelle écrite en 1829 et qui servit un temps d'introduction aux *Mémoires de Sanson* avant d'être publiée indépendamment sous les titres successifs de *Un inconnu, épisode de la Terreur* (paru en feuilleton dans le *Journal de Paris* des 5 et 6 novembre 1839), *Une messe en 1793* (dans *Le Royal Keepsake, Livre des salons* (Paris: Veuve Janet, 1842)) et finalement *Un épisode sous la Terreur* (à partir de 1844, intégré à la partie 'Études de mœurs' des éditions successives de *La comédie humaine*).

⁴¹ On songe notamment à la fin de *Le Rouge et le Noir* (1830), ainsi qu'aux *Cenci* (1837).

⁴² Pour plus de détails concernant la résurgence du débat sur l'abolition de la peine de mort et le rôle qu'y ont joué les écrivains romantiques, voir notre thèse de doctorat à paraître prochainement sous le titre *Les Martyrs de la veuve: Romantisme et peine de mort, 1820-1848*.

Bibliographie

Œuvres de Jules Lefèvre-Deumier

- Célébrités d'autrefois* (Paris: Amyot, 1853)
Couronne poétique du général Foy (Paris: Chamerot, 1826)
Etudes biographiques (Paris: Hachette, 1854)
Hommage aux mânes d'André Chénier, in *Le Parricide, poème suivi d'autres poésies*, par M. Jules Lefèvre (Paris: Amyot, 1823)
Le Clocher de Saint-Marc (Paris: Urbain Canel, 1825)
Le Couvre-feu (Paris: Amyot, 1857)
L'Exécution, in *Annales romantiques* (Paris: [?], 1825)
Le Parricide, poème suivi d'autres poésies, par M. Jules Lefèvre (Paris: Amyot, 1823)
Les Confidences (Paris: Henry Dupuis et L. Tenré, 1833)
Les Martyrs d'Arezzo (Paris: Ambroise Dupont, 1839)
Les Vespres de l'Abbaye du Val, éd. par Georges Brunet (Paris: Les Presses Françaises, 1924)
Méditation d'un proscrit sur la peine de mort, fragment d'un poème de Reizzenfelt (Paris: A. Belin, 1819)
Œuvres d'un désœuvré, 2 vols (Paris: Firmin-Didot, 1884-1887)
Œuvres d'un désœuvré, Les Vespres de l'Abbaye du Val (Paris: H. Delloye, 1842)
Œuvres d'un désœuvré, Les Vespres de l'Abbaye du Val, Œuvres complètes de Jules Le Fèvre-Deumier, Prose (Paris: Comptoir des Imprimeurs, 1845)
Parisina, in *Le Parricide, poème suivi d'autres poésies*, par M. Jules Lefèvre (Paris: Amyot, 1823)
Poésies, Œuvres complètes de Jules Le Fèvre-Deumier (Paris: Comptoir des Imprimeurs réunis, 1844)
Sir Lionel d'Arquenay (Paris: Henry Dupuis et Charles Allardin, 1834)
Sur la mort du général Foy, député français (Paris: Urbain Canel, 1825)

Autres œuvres, ouvrages et articles cités

- Balzac, Honoré de, et Saint-Hilaire, Marco, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française*, par Sanson, exécuter des arrêts criminels pendant la Révolution (Paris: Librairie Générale, 1829)
Balzac, Honoré de, *Un inconnu, épisode de la Terreur*, in *Journal de Paris*, 5-6 novembre 1839
Byron, George Gordon (Lord), *The Siege of Corinth, a Poem. Parisina, a Poem. (By lord Byron)* (London: Printed for John Murray, 1816)

- Charlier, Gustave, 'Comment fut écrit "Le Dernier Jour d'un condamné"', in *De Ronsard à Victor Hugo, problèmes d'histoire littéraire* (Bruxelles: Éditions de la Revue de l'Université de Bruxelles, 1931)
- Chénier, André, *Saint Lazare, 1794*, in *Iambes*, in *Poésies choisies* (Paris: Larousse, 1934)
- Clancier, Georges Emmanuel, *Panorama de la poésie française. De Chénier à Baudelaire* (Paris: Seghers, 1963)
- Dahan, Jacques-Rémi, 'Une campagne contre la peine de mort en 1820: Charles Nodier et l'affaire Monique Sacquet', in *Mélanges de littérature en hommage à Albert Kés*, études réunies par Claudine Gothot-Mersch et Claude Pichois (Bruxelles: Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1985), 21-32
- Gohin, Yves, 'Les Réalités du crime et de la justice pour Victor Hugo avant 1829', in *Victor Hugo, Œuvres complètes*, éd. par Jean Massin, 18 vols (Paris: Le Club Français du Livre, 1967), t. III
- Hugo, Victor, 'Le Parricide, poème, suivi d'autres poésies; par M. Jules Lefèvre (I)', in *Le Réveil, Journal des Sciences, de la Littérature, des Mœurs, Théâtres et Beaux-Arts*, n°203, 19 février 1823, 2
- Hugo, Victor, 'Œuvres d'André Chénier', in *Le Conservateur littéraire*, 11 décembre 1819
- Hugo, Victor, *La Légende des siècles*, 2 vols (Paris: Garnier-Flammarion, 1967)
- Hugo, Victor, *Le Dernier Jour d'un condamné* (Paris: Librairie Générale Française, 2000)
- Hugo, Victor, *Les Contemplations* (Paris: Librairie Générale Française, 1985)
- Hugo, Victor, *Odes et Ballades*, éd. par Pierre Albouy (Paris: Gallimard, 1964)
- Lamartine, Alphonse de, *Contre la peine de mort, au peuple du 19 octobre 1830* (Paris: Charles Gosselin, 1830)
- Lowe-Dupas, Hélène, *Poétique de la coupure chez Charles Nodier* (Amsterdam/Atlanta: Rodopi, 1995)
- Nodier, Charles, *Histoire d'Hélène Gillet* in *La Revue de Paris*, février 1832
- Peignot, Gabriel, *Histoire d'Hélène Gillet ou Relation d'un événement extraordinaire et tragique survenu à Dijon dans le dix-septième siècle* (Dijon: Lagier, 1829)
- Victor Hugo, Œuvres complètes*, éd. par Jean Massin, 18 vols (Paris: Le Club Français du Livre, 1967)

**Méditation d'un proscrit
sur la peine de mort**

MÉDITATION D'UN PROSCRIT
SUR LA PEINE DE MORT,

FRAGMENT D'UN POÈME DE REÏZENFELT,

PAR M. JULES LE FEVRE.

Le bonheur, quel qu'il soit, quand on l'a rencontré,
Ne peut remplir le cœur qui l'avait imploré,
Et, brûlé d'une soif que rien ne peut éteindre,
Il cherche un autre but, pour mourir sans l'atteindre.
Le mal, dont Reizenfelt souffrait alors le plus,
C'était d'aimer la gloire, et de s'en voir exclu;
Il ne l'estimait pas, mais son génie avide
Voulait avoir le droit d'en proclamer le vide,
Et sur sa jouissance en fonder le mépris.
Ses penses, qu'il jetait à flots dans ses écrits,
Dans leur obscurité se sentaient à la gêne:
Comme un fleuve, captif sous un mont qui l'enchaîne,
Impatient d'un lit, veut briser sa prison,
Et dans la mer au moins se perdre avec un nom,
Son talent inconnu demandait des rivages.⁴³

⁴³ En 1842, Lefèvre remplace ces quinze premiers vers par les suivants:

Pour estimer le monde, il faut lui dire adieu:
Se séparer de lui, c'est s'approcher de Dieu.
Le vain savoir de l'homme aux cités tient école ;
Mais c'est dans le désert que Dieu prend la parole.
On y devient plus juste auprès d'un tel témoin,
Car en voyant de haut, on voit aussi plus loin.
Le désert nourricier alimente l'étude:
Tout ce qu'on voit de grand sort de la solitude ;
Et ce Numa*, qui marche à la tête des rois,
S'absentait des Romains, pour leur donner des lois.
Ainsi pensait jadis, loin du bruit retirée,
D'un Lycurgue** inconnu la sagesse ignorée.

[page 2] Pour étudier l'homme exhument tous les âges,
Coutume par coutume il en suivait le cours.
Frappé du désaccord, qu'il remarquait toujours⁴⁴
Entre un mal à guérir et son remède même,
L'univers social lui parut un problème,
Qu'on avait cru résoudre, en s'en débarrassant,
Et que l'on n'expliquait encor qu'avec du sang.

Las bientôt d'explorer, conduit par sa mémoire,
Le dédale uniforme, où circule l'histoire,
Son œil mâle et perçant cessa d'y voyager,⁴⁵
Et l'interrogateur s'arrêta pour juger.⁴⁶
« A quoi bon, disait-il, tourner vingt fois la page!
« Qu'y voir? la liberté, grosse de l'esclavage,⁴⁷
« Accoucher de la guerre, au profit des tyrans!⁴⁸
« Mille forfaits pareils sous des noms différents!
« La royauté du meurtre environne le globe:
« Et comment espérer que l'homme s'y dérobe,
« Quand on le voit partout, pour mieux s'en prémunir,
« L'installer dans les lois, qui doivent le punir,⁴⁹

Proscrit par les humains, quand il veillait pour eux,
Il voulait se venger, en les rendant heureux.
Maintenant qu'il est mort, parlons de ses ouvrages !

* Numa: second roi de Rome, successeur de Romulus, personnage pacifique et généreux, il consacra son règne à l'établissement d'une législation civile et à la fondation d'institutions religieuses.

** Lycurgue: orateur et homme politique, né à Athènes vers 396 avant J.-C., mort dans la même ville en 323. Intendant du Trésor public d'Athènes, puis chargé de la police de la ville, il mena pendant près de quinze ans une brillante politique de gestion caractérisée par un constant souci de la justice sociale. Il se distingua tout au long de sa vie par son dévouement à la cause publique ainsi que par une probité et une moralité sans failles. Après sa mort, Démosthène dut rappeler ses mérites aux Athéniens oubliés.

⁴⁴ 1842: rajout d'une virgule à la fin du vers.

⁴⁵ 1842: la virgule finale est remplacée par deux points.

⁴⁶ 1842: après ce vers débute une nouvelle strophe portant le chiffre romain 'I.'. Les guillemets sont supprimés.

⁴⁷ Depuis la fin du XVIII^e siècle s'est développé en France un fort courant anti-esclavagiste. Après une tentative ratée d'abolition de l'esclavage en 1794 (loi abrogée en 1802 par Bonaparte), la France finit par interdire la traite des esclaves le 29 mars 1815. Les anti-esclavagistes poursuivent cependant la lutte tout au long de la Restauration jusqu'à l'obtention de l'abolition totale en 1848.

⁴⁸ 1842: le point d'exclamation final est remplacé par deux points.

⁴⁹ 1842: la virgule finale est remplacée par un point-virgule.

« Quand on le voit partout, de ses bourreaux complice,
« D'une loque de pourpre habiller la justice! »⁵⁰

Consterné des malheurs, dont le monde est captif,⁵¹
Faudra-t-il s'étonner, si ce cœur maladif
Mélait le paradoxe aux élans du génie,
Et regrettant l'époque, à peine définie,
Où, comme leurs forêts, végétaient nos aïeux,
Il crut à leurs vertus, en les croyant heureux!
Ses rêves, affranchis d'un moule héréditaire,
Aux lueurs du sophisme examinaient la terre.

« Lorsqu'en se dépravant, l'homme apprit à penser,⁵²
« Et qu'en ses vieilles mœurs, il eût laissé glisser⁵³
« Cet instinct d'union, que, dans la solitude,

⁵⁰ 1842: le point d'exclamation final est remplacé par un point d'interrogation.

⁵¹ 1842: cette strophe est supprimée (à l'exception d'un seul vers: voir note suivante) et remplacée par de nouveaux vers venant directement à la suite du dernier vers de la strophe précédente:

[D'une loque de pourpre habiller la justice?]
Si c'est là que le monde arrive, en s'éclairant,
Mieux vaudrait, en troupeaux, dans les forêts errant,
Au lieu de redresser un front noble et superbe,
Le pencher vers le sol, en y broutant son herbe.
Jean-Jacque * a, je le crains, dit vrai pour l'avenir !
Ce n'est pas que je veuille avec lui maintenir,
Que l'on est dépravé par cela seul qu'on pense:
Ce serait avilir un don que Dieu dispense ;
Mais j'ai peur qu'il n'ait eu raison de l'avancer:
C'est en se dépravant, qu'on apprend à penser.
Le crime et le malheur, qu'à sa suite il amène,
Sont du même âge, hélas ! que la pensée humaine.

* Jean-Jacques Rousseau. Toute cette strophe, ainsi que la strophe originale de 1819, est placée sous l'égide du *Contrat social* de l'écrivain genevois.

⁵² 1842: cette nouvelle strophe porte le chiffre romain 'II.'. Les guillemets sont supprimés, de même que le premier vers (on en retrouve la trace, sous une forme remaniée, dans les nouveaux vers ajoutés à la fin de la strophe précédente): Lefèvre le remplace par les cinq vers suivants:

Quand nous redescendons vers ces jours sourcilleux,
Où comme des forêts végétaient nos aïeux,
Nous n'y retrouvons pas les traces de nos larmes:
Mais naît-il à l'esprit, l'homme naît aux alarmes ;
En songeant au malheur, il l'a vu commencer.

Le second de ces cinq vers est le seul subsistant de la strophe précédente de 1819.

⁵³ 1842: ce vers devient: 'Lorsqu'en ses vieilles mœurs il eut senti glisser'.

[page 3]

« De son morne bonheur étouffait l'habitude,
« Il n'usa de ce don que pour s'en attrister.
« Du pacte social prompt à se dégoûter,
« Il s'aperçut bientôt, dans sa raison sauvage,
« Qu'il venait de forger son collier d'esclavage,
« Et voulut, par les lois, retourner pas à pas⁵⁴
« Vers ces temps primitifs, où l'on n'en avait pas.
« Que l'homme vers ce but s'est bien trompé de route!
« Au lieu de consulter la sagesse du doute,
« Il a marché toujours, sans se rien demander,
« Toujours les yeux ouverts, ...pour ne rien regarder!⁵⁵
« Quelque chemin qu'il prenne, on le voit dans sa rage⁵⁶
« Y dresser de ses dieux l'autel anthropophage,
« Et, mettant une hache aux mains de l'équité,
« Contrefaire le crime avec sécurité.

« Pauvres mortels! vos lois, avec leurs représailles,⁵⁷
« Vous coûtent plus d'enfants qu'un siècle de batailles!⁵⁸
« Et que sert, dites-moi, la mort d'un assassin!⁵⁹
« Qui ressuscitez-vous, en lui perçant le sein?
« Personne: c'est greffer un forfait sur un autre.
« Il a frappé son frère, et vous frappez le vôtre;
« Lui, la nuit – vous, le jour: - que m'importe! le sang,⁶⁰
« Quand je le vois couler, est toujours innocent.
« Se peut-il que la terre, unanime en démente,
« Du code universel ait rayé la clémence!⁶¹
« Il est des murs pieux, où la divinité⁶²
« Au chevet du délire assied sa charité,⁶³
« Où la religion, surveillant la folie,
« Relève à la pensée une tête qui plie:
« Et celui, dont le crime égara la raison,⁶⁴

⁵⁴ 1842: 'pas à pas' est précédé et suivi d'une virgule.

⁵⁵ Les points de suspension sont supprimés. Le point d'exclamation final est remplacé par un simple point.

⁵⁶ 1842: 'dans sa rage' est précédé et suivi d'une virgule.

⁵⁷ 1842: cette nouvelle strophe porte le chiffre romain 'III.'.

⁵⁸ 1842: ce vers devient: 'Empiètent, sans remords, sur l'horreur des batailles.'.

⁵⁹ 1842: ce vers devient: 'Et que sert, répondez, la mort d'un assassin?'.

⁶⁰ 1842: le premier tiret est remplacé par deux points. Le second tiret est supprimé.

⁶¹ 1842: le point d'exclamation final est remplacé par un point d'interrogation.

⁶² 1842: virgule à la fin du vers.

⁶³ 1842: Virgule après 'délire'. La virgule finale est remplacée par deux points.

[page 4]

« Vous n'avez que du fer, pour toute guérison!⁶⁵
« Vous craignez qu'un coupable, échappé du supplice,⁶⁶
« N'éparpille, en marchant, la gangrène du vice!
« De la contagion il faut se préserver!
« C'est un membre pourri d'un corps qu'il faut sauver!
« Retranchez-le du monde, et non de l'existence.
« Contre un vaincu sans arme, armé d'une sentence,
« Ne l'avez-vous vaincu que pour le poignarder?⁶⁷
« C'est tuer son captif, pour ne pas le garder.
« C'est empêcher, dit-on, qu'il ne rompe ses chaînes!
« Sous vos tonneaux dorés, lugubres Diogènes,⁶⁸
« Vous avez plutôt peur qu'on ne lève un impôt,
« Pour acheter ses fers, ou payer un cachot:⁶⁹
« Des trésors de l'état, ministres économes,⁷⁰
« Vous n'osez largement dépenser que des hommes!⁷¹
« Cessez d'en égorger, pour épargner du pain:
« Le globe, à moitié vide, est plus grand que leur faim.
« Quand c'est l'humanité qu'il faut que l'on y fonde,
« Devient-il trop étroit pour contenir le monde!

« Au lieu d'en dépeupler, fécondez des déserts!⁷²
« Fermez-moi ces marchés et ces bazars de chairs,⁷³
« Où, comme du bétail, vous vendez vos semblables!
« Forcez vos condamnés à défricher vos sables.

⁶⁴ 1842: La virgule finale est remplacée par trois points de suspension.

⁶⁵ 1842: Plus de virgule après 'fer'. Après ce vers commence une nouvelle strophe portant le chiffre romain 'IV'.

⁶⁶ 1842: ce vers et le suivant deviennent:

Vous craignez que rentré dans la commune lice,
Il n'y sème, en marchant, les miasmes du vice !

⁶⁷ 1842: virgule après 'vaincu'.

⁶⁸ Diogène (dit Diogène le Cynique): philosophe grec (v. 410 - v. 323 av. J.-C.). Fidèle aux préceptes philosophiques qu'il dispensait et qui prônaient notamment de réduire ses besoins au minimum et de supprimer tout bien superflu, il vivait, selon Platon, dans un tonneau.

⁶⁹ 1842: les deux points finaux sont remplacés par un point.

⁷⁰ 1842: plus de virgule après 'état'.

⁷¹ 1842: 'largement' est mis entre deux virgules.

⁷² 1842: cette nouvelle strophe porte le chiffre 'V'. Le premier vers devient 'Apprenez au commerce à vous coûter moins cher !'.

⁷³ Cette strophe montre que Lefèvre ne réclame pas seulement l'abolition de la peine de mort, mais aussi l'abolition de l'esclavage, le poète présentant ici la première abolition comme permettant la seconde. 1842: virgule après 'marchés'.

« Leur nombre vous effraie!...arrêtez ces vaisseaux,⁷⁴
« Qui, partis commerçans pour aborder tombeaux,⁷⁵
« Vont, de leurs cargaisons insultant l'Amérique,
« Replanter sur son sol leurs cadavres d'Afrique
« Vous courez sur les mers, corsaires dégradés,⁷⁶
« Voler autant de pleurs que vous en marchandez:
« Vous faites travailler, sous le fouet du supplice,
« L'Innocence, qui marche au pas de l'Avarice:⁷⁷
« Et quand ses remplaçans sont presque à votre choix,⁷⁸
« Quand leurs bras, maniant la bêche au nom des lois,
« Comme expiation, peut labourer vos îles,⁷⁹
« Quand le soc pénitent, qui les rendait fertiles,
« Peut réhabiliter tant d'injustes moissons,⁸⁰
« Et des sueurs du nègre absoudre vos sillons;
« Vous aimez mieux trancher qu'utiliser des têtes!⁸¹
« Vous aimez mieux, blanchis dans d'ignobles conquêtes,
« En pirates d'humains écumer les climats,
« Que de vous dégrever d'un cours d'assassinats!⁸²

« Etats civilisés, que vous êtes sauvages!⁸³

⁷⁴ 1842: majuscule à 'arrêtez'.

⁷⁵ 1842: 'commerçants'.

⁷⁶ 1842: 'mers' devient 'flots'.

⁷⁷ 1842: suppression des majuscules d' 'Innocence' et 'Avarice'. Suppression de la virgule après 'innocence'. Les deux points finaux sont remplacés par un point d'exclamation.

⁷⁸ 1842: 'remplaçants' et 'presque à votre choix'.

⁷⁹ 1842: la virgule finale est remplacée par deux points.

⁸⁰ 1842: ce vers et le suivant deviennent:

Peut réhabiliter tant de sillons pervers,
Et des sueurs du nègre absoudre vos déserts,

⁸¹ 1842: 'trancher' devient 'couper'. Virgule après 'couper'.

⁸² 1842: ce vers devient 'que de vous dégrever de vos assassinats !'. Le double espace suivant est supprimé.

⁸³ 1842: ce vers et le suivant deviennent:

L'Etat se sert de sang, pour graisser ses rouages:
Pays civilisés, que vous êtes sauvages !

Commence ensuite une nouvelle strophe portant le chiffre 'VI.' et introduite par les quatre nouveaux vers suivants:

Le crime est une tache: et pour la corriger,
Vous étendez le meurtre, au lieu de l'éponger !

[page 5]

« Le sang d'un criminel entretient vos rouages!
 « Eh! quel droit avez-vous de lui donner la mort?
 « Vous l'immolez!... – sa vie appartient au remord ! –⁸⁴
 « Pourquoi donc détrôner la vengeance suprême,
 « Des pleurs du repentir lui voler le baptême,
 « Et devant le ciel, sans avoir son aveu,⁸⁵
 « Mettre la guillotine à la place de Dieu!
 « Ce Dieu, que savez-vous les ordres qu'il vous donne?
 « Vous massacrez peut-être, au moment qu'il pardonne.⁸⁶
 « Celui qui fit la vie a seul droit de l'ôter,
 « Et vous l'usurpez, vous, pour vous en désister,⁸⁷
 « Pour en armer la main du plus vil des sicaires,⁸⁸
 « Qui tue, à tant par jour, ceux qui furent vos frères!
 « Qui vous a conseillé d'inventer le bourreau,
 « Cet assassin légal, qui vous sert de manteau,
 « Protecteur, qui répugne à celui qu'il protège,⁸⁹
 « Et que protège l'opprobre qui l'assiège,⁹⁰

Le remède, avec vous, vaut le mal qu'il réprime ;
 Tout homme, quand il meurt, prend le rang de victime.
 [Eh ! quel droit avez-vous de lui donner la mort?]

⁸⁴ 1842: nouvelle ponctuation: 'Vous l'immolez... ! Sa vie appartient au remord .'.

⁸⁵ 1842: ce vers et le suivant deviennent:

Et subrogés du ciel, sans avoir son aveu,
 Nous mettre un couperet à la place de Dieu?

⁸⁶ 1842: plus de virgule après 'peut-être'.

⁸⁷ 1842: ce vers devient 'Et vous, l'usurpez-vous, pour vous en désister,'.

⁸⁸ 1842: ce vers et les trois suivants deviennent:

Pour qu'un mauvais semblant d'humaine créature
 Devance effrontément l'ordre de la nature?
 Faire, en l'ouvrant vous-même, un égout de tombeau,
 C'est chasser Dieu du ciel, pour y mettre un bourreau.

Commence ensuite une nouvelle strophe portant le chiffre 'VII.' et introduite par les six vers suivants (les quatre premiers étant en fait extraits d'un passage de la suite du poème de 1819 remplacé par d'autres vers dans la version de 1842. Seul le mot 'monstre', au quatrième vers, introduit une variante par rapport aux vers originaux de 1819):

Jusqu'à quand voulez-vous, esclaves fanatiques,
 Respirer à l'abri des billots domestiques,
 Et, sous vos bastions bâtis sur un cercueil,
 Dormir ensanglantés, un monstre sur le seuil?
 Sentinelle et laquais de votre métropole,
 Qui garde vos maisons, son couteau sur l'épaule,
 [Qui vous a conseillé d'inventer le Bourreau,]

⁸⁹ 1842: plus de virgule après 'protecteur'.

⁹⁰ 1842: ce vers devient 'Et que protège seul l'opprobre qui l'assiège:'.

« Un être de rebut, nommé par son métier,
« Qu'on ne peut pas comprendre, et qu'on ose payer,⁹¹
« Des ulcères du monde effrayant exutoire,
« Qui, sans guérir vos maux, empoisonne l'histoire?⁹²
« Vous, qui l'avez créé, ne le reniez pas.
« Si la mort des méchants fait la paix des états,⁹³
« Pourquoi couvrir d'honneurs le juge qui l'ordonne,⁹⁴
« De boue et de mépris le vassal qui la donne:⁹⁵
« Pourquoi, s'il est du peuple un des plus sûrs soutiens⁹⁶
« Lui refuser sa place au corps des citoyens?
« Vous aigüisez le fer, vous voulez que l'on tue,
« Et quand on obéit, vous détournez la vue!
« Egorgez donc vous-mêmes, ou cessez d'égorger.
« Quelque brigand de moins semble vous alléger,⁹⁷
« Son pays, quand il meurt, se croit plus sûr de vivre,⁹⁸
« Et de ce grand péril celui qui vous délivre,
« Plus utile que vous, n'est pas au même rang!
« Pourquoi se contredire? est-il différent⁹⁹
« De commander le meurtre, ou frapper la victime!¹⁰⁰
« C'est se mettre plusieurs, pour ne faire qu'un seul crime:
« Vous craignez seulement de vous tacher les mains.

« Déchirez donc vos lois, et non plus les humains.
« Jusqu'à quand voulez-vous, esclaves fanatiques,¹⁰¹

⁹¹ 1842: la virgule finale est remplacée par deux points.

⁹² 1842: ce vers devient 'Qui, sans guérir vos maux, en gangrène l'histoire?'.
⁹³ 1842: 'méchants'.

⁹⁴ 1842: 'honneurs' est mis au singulier.

⁹⁵ 1842: les deux points finaux sont remplacés par un point d'interrogation.

⁹⁶ 1842: rajout d'une virgule en fin de vers.

⁹⁷ 1842: rajout d'une virgule en fin de vers.

⁹⁸ 1842: la virgule finale est remplacée par deux points.

⁹⁹ 1842: la virgule finale est remplacée par deux points.

⁹⁹ 1842: le point d'interrogation est remplacé par une virgule.

¹⁰⁰ 1842: ce vers et les trois suivants deviennent:

De faire ou d'ordonner une œuvre meurtrière?
C'est se mettre plusieurs, pour frapper par derrière ;
Quand le poignard est prêt, c'est venir le pousser:
Vous craignez seulement de vous éclabousser.

Commence ensuite une nouvelle strophe portant le chiffre 'VIII'.

¹⁰¹ 1842: ce vers et les trois suivants ont été déplacés et utilisés plus haut dans la version de 1842.

[page 6]

« Respirer à l'abri des billots domestiques,
 « Et sous vos bastions, bâtis sur un cercueil,
 « Dormir ensanglantés, un bourreau sur le seuil!
 « Arrachez, il est temps, vos digues meurtrières,¹⁰²
 « D'un monde émancipé décrépites barrières.
 « Et ne sentez-vous pas, qu'en plaçant, hors de vous,
 « L'être ignoble et passif qui vous vend son courroux,
 « Vous placez avec lui votre loi hors nature?
 « Que la hache à la fin perde sa dictature.¹⁰³
 « Du temple social le dôme vieillissant
 « Se démolit lui-même, en se reconstruisant:
 « L'échafaud, qui l'étaie, est un poids qui l'écrase.¹⁰⁴
 « Gardiens de vos cités, qui tremblent par la base,
 « Vos gibets permanens font-ils fuir les forfaits?¹⁰⁵
 « Leur nombre tous les jours grossit sous vos arrêts:¹⁰⁶
 « Il croît par la terreur que la justice imprime,¹⁰⁷
 « La rigueur de la peine est l'aliment du crime.
 « N'est-il aucun moyen propre à le conjurer!¹⁰⁸
 « Ah! du moins qu'on l'essaie avant de l'assurer,¹⁰⁹
 « Et nos lois répondront, lorsque leur indulgence
 « Aura duré le temps qu'a duré la vengeance.¹¹⁰
 « Tâchez, jusqu'au pardon, d'élever l'équité:¹¹¹
 « La pitié, même au ciel, n'est pas l'impunité.
 « Pardonnez, et vos mœurs vont dater d'une autre ère,¹¹²

¹⁰² 1842: ce vers et le suivant sont supprimés et remplacés par les six nouveaux vers que voici, constituant donc l'incipit de la strophe VIII:

Pourquoi tant vous cabrer contre l'idolâtrie,
 Qui brûle des humains aux dieux de la patrie?
 Chevaliers du Seigneur, n'avez-vous pas, chrétiens,
 Vos fétiches de sang, tout comme les païens?
 D'un monde émancipé décrépites barrières,
 Quand donc fermerez-vous vos charniers judiciaires?
 [Eh ! ne sentez-vous pas, qu'en plaçant, hors de vous,]

¹⁰³ 1842: 'à la fin' est mis entre deux virgules.

¹⁰⁴ 1842: 'qui l'étaie' n'est plus mis entre deux virgules.

¹⁰⁵ 1842: 'permanents'.

¹⁰⁶ 1842: 'tous les jours' mis entre deux virgules.

¹⁰⁷ 1842: virgule après 'terreur'.

¹⁰⁸ 1842: le point d'exclamation final est remplacé par un point d'interrogation.

¹⁰⁹ 1842: la virgule finale est remplacée par deux points.

¹¹⁰ 1842: virgule après 'temps'.

¹¹¹ 1842: dans ce vers et le suivant, les virgules sont supprimées.

« Et vieil enfant, sevré de son lait funéraire,
« L'homme, qui rampe encor, pourra bientôt bondir,
« Sans glisser dans le sang, qu'il a bu pour grandir.

« Vous pleurez tous les jours sur les maux de la guerre,¹¹³
« Dont la tempête armée enveloppe la terre,
« Et n'attend, pour tomber, que le signal des rois!¹¹⁴
« La guerre aura son frein dans la douceur des lois.
« Qu'on vante, si l'on veut, ce fléau magnanime!
« Pour moi, je n'y vois rien qu'une lèpre unanime,
« Dont on se guérira sous des codes meilleurs.
« C'est le crime, passé dans les mains de plusieurs,
« Le meurtre organisé, déclaré légitime¹¹⁵
« Sur la foi d'un traité signé par la victime,
« Et qui nous fait verser, à nous et nos enfans,¹¹⁶
« Plus de pleurs en un jour, que le crime en vingt ans.
« Est-ce un bout de laurier, qui le métamorphose?¹¹⁷
« L'attentat est le même aussi bien que sa cause.¹¹⁸
« Que m'importe de voir, au front du meurtrier,
« Le bonnet d'un esclave, ou celui d'un guerrier!
« Attifez son orgueil des haillons de la gloire:
« Le nom d'assassin perce à travers la victoire.
« Ces cris d'amour, ces fleurs, qu'on jette sur ses pas,
« Décorent son forfait, et ne le cachent pas.
« Tranchez, ou couronnez sa tête fratricide,¹¹⁹
« En est-il moins Caïn? et n'est-il pas stupide,¹²⁰
« Quand on a fait des lois pour s'en débarrasser,¹²¹

[page 7]

¹¹² 1842: deux points au lieu d'une virgule après 'pardonnez'.

¹¹³ 1842: cette nouvelle strophe porte le chiffre 'IX'. Le premier vers devient 'Qui de nous n'a gémi sur les maux de la guerre,'.

¹¹⁴ 1842: le point d'exclamation final est remplacé par un point d'interrogation.

¹¹⁵ 1842: rajout d'une virgule en fin de vers.

¹¹⁶ 1842: 'enfants'.

¹¹⁷ 1842: plus de virgule après 'laurier'.

¹¹⁸ 1842: virgule après 'même'.

¹¹⁹ 1842: virgule après 'couronnez'.

¹²⁰ 1842: quatre nouveaux vers sont introduits à la suite de celui-ci:

Quand on se lève en corps contre l'assassinat,
De le prendre à sa solde, en l'appelant soldat?
N'est-ce pas à vos yeux le comble du délire,
D'applaudir aux forfaits qu'on prétend interdire ;

« D'en destiner une autre à le récompenser?

« Providence terrestre, il faut que la justice¹²²
« N'ose pas d'un coupable offrir le sacrifice,
« Et l'on craindra bientôt d'immoler, sans raison,
« Des milliers d'innocens à la gloire d'un nom.¹²³
« Respectons dans la vie un bien, qu'on peut défendre,¹²⁴
« Mais qu'un autre que nous a seul droit de reprendre:¹²⁵
« Que l'homme, en sa faveur, daigne, au moins d'un côté,
« Faire acte de respect envers l'humanité!
« Quand il aura fermé quelqu'une de ces tombes,¹²⁶
« Soyez sûrs que bientôt cessant leurs hécatombes,¹²⁷
« Des rois n'oseront plus commander à ses mains
« De couper, comme l'herbe, une moisson d'humains;¹²⁸
« Et l'arbre social, qui doit couvrir le monde,
« Grandira, délivré de la faux qui l'émonde.

Paris, novembre 1819.¹²⁹

(*Extrait de la REVUE DES PROVINCES.*)

Paris, Imprimerie de A. Belin, 55, rue Ste-Anne, près le Palais-Royal.

¹²¹ 1842: ce vers devient 'Et quand on fait des lois, pour s'en débarrasser,'

¹²² 1842: cette nouvelle strophe porte le chiffre 'X'.

¹²³ 1842: 'innocents'.

¹²⁴ 1842: plus de virgule après 'bien'. 'dans la vie' est mis entre deux virgules.

¹²⁵ 1842: les deux points finaux sont remplacés par un point d'exclamation.

¹²⁶ 1842: 'ces' devient 'ses'.

¹²⁷ 1842: virgule après 'bientôt'.

¹²⁸ 1842: 'faucher' remplace 'couper'. Le point virgule final est remplacé par deux points.

¹²⁹ 1842: plus de précision ni de date ni de source.

Le Parricide

[page 2]

Cùm scelus admittunt, superest constantia...
Juv., sat. XIII.¹³⁰

Il y a des caractères élevés qui portent jusque dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux, qui laisse voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles âmes.

J.J. Rousseau, *Réponse au roi de Pologne*.¹³¹

[page 3]

I.

« Vous voyez, à l'habit qui couvre mon cilice,
« Le prêtre qui console, et prépare au supplice... »
- « Mon père, passez donc, » dit au saint aumônier,
Le soldat qui gardait la tour du prisonnier.

[page 4]

Il entre: du cachot, dont l'escalier s'efface
Sous le lierre touffu qui rampe à sa surface,
La grille, tout à coup, l'arrête, et sur ses pas
S'offre le noir geôlier, qui ne sommeille pas.
« Je suis un desservant du prochain monastère,
« Et des pardons du ciel l'humble depositaire;
« J'arrive de sa part... » On ouvre au confesseur,
Et des portes sur lui se ferme l'épaisseur.

¹³⁰ Extrait de la treizième satire de Juvénal: 'Alors même qu'ils commettent un crime, ils conservent leur dignité...' (notre traduction). Dans leur édition franco-latine des *Satires* (Paris: Les Belles Lettres, 1964), Pierre Labriolle et François Villeneuve donnent de cette phrase de Juvénal la mauvaise traduction suivante: 'Au moment de l'action scélérate, ils ont de l'énergie de reste' (p.166). Notre traduction nous paraît à la fois moins absconse et plus fidèle à la version originale. Au vu de la citation de Rousseau constituant la deuxième épigraphe au poème de Lefèvre, c'est à l'évidence ainsi que ce dernier en comprenait également le sens.

¹³¹ Extrait du passage de la *Réponse de J.-J. Rousseau au roi de Pologne, duc de Lorraine, sur la réfutation faite par ce prince de son discours [le Discours sur les sciences et les arts]* dans lequel Rousseau réitère sa condamnation de l'hypocrisie qui règne dans les rapports sociaux, notamment sous la forme de 'notre vaine et fausse politesse'. En réponse à l'étonnement du roi de Pologne, l'écrivain genevois déclare en substance préférer la franchise à la fourberie, même dans le crime. Aux 'caractères élevés qui portent dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux', Rousseau oppose ainsi 'l'âme vile et rampante de l'hypocrite [...] semblable à un cadavre où l'on ne trouve plus, ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie'. Les deux citations mises en exergue par Lefèvre reflètent bien l'importance attribuée par les romantiques à 'l'idée d'énergie' telle que définie par Michel Delon (in *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1820* (Paris: PUF, 1988)), et leur fascination pour les personnages de criminels.

II.

[page 5] D'une lampe de fer les clartés défaillantes,
Jetaient sur les piliers leurs teintes vacillantes,
Et de là retombaient sur les yeux endormis
D'un chevalier coupable, à la hache promis.
Jeune, il offrait pourtant, sur sa noble figure,
D'un âge anticipé la pâle flétrissure.
Des fers presque aussi lourds que le poids du malheur,
Sur un chevet de pierre attachaient sa douleur;
Et les eaux qui filtraient le long de la muraille,
De sa honteuse couche avaient pourri la paille.

III.

[page 6] L'arbre, avant de tomber, vieillit dans ses rameaux;
Le vent peut d'une tour renverser les créneaux,
Et la tour demeurer debout dans ses racines;
La voûte d'un château croule, et de ses ruines
Elle encombre long-temps les plafonds écrasés;
Le vaisseau vogue encor quand ses mâts sont brisés;
Et l'homme que dévaste une longue infortune
N'en achève pas moins sa carrière importune.
Ainsi vivait Edgar. On l'admirait jadis;
Il était fier et beau: mais dans ses traits hardis
Se sont des passions imprimés les ravages,
Et sur son large front ont passé les orages.
Exilé de sa sphère au milieu des humains,
Il semblait à regret marcher dans leurs chemins;
Il se sentait gêné dans le cercle du monde.
« Que ne suis-je semblable à la foudre qui gronde?
« Disait-il emporté par son propre mépris,
« Semblable à l'ouragan qui sème les débris;
« Ou que ne suis-je enfin la foudre et la tempête?
« Flots qui mouillez mes pieds, vents qui battez ma tête;
« Nuit, qui de mon bonheur semblez porter le deuil;
« Vous, Ciel inaccessible au vol de mon orgueil,
« Dites-moi vos secrets que je ne puis surprendre;
« Parlez-moi, j'en suis sûr, je saurai vous comprendre;
« J'entendrai votre langue ou la devinerai.
« Parlez donc à ce cœur, de mystère altéré,
« Qui languit d'une soif sans remède et sans terme,
« Et bat trop à l'étroit dans le sein qui l'enferme. »
Il avait combattu: mais une longue paix
Avait paralysé l'essor de ses hauts faits,
Et, passé de la guerre au calme d'une ville,

[page 7]

[page 8]

L'ennui le dévora comme un glaive inutile
 Que la rouille consume au fond de son fourreau.
 La paix pour un soldat est un premier tombeau.
 On ne peut contester le fait d'une victoire;
 Mais chacun de penser vous dispute la gloire,
 Et toujours quelque ver vient piquer vos lauriers.
 Aussi se trouvait-il, loin de ses champs guerriers,
 Accablé d'être seul à sentir son génie;
 Tourment insupportable, égal à l'insomnie,
 Qui rongerait un cœur affamé de repos,
 Tandis qu'autour de lui, comme de vils troupeaux,
 La plupart des humains dormiraient sans relâche.
 Si vivre c'est penser, le sommeil est leur tâche.
 Pour dormir à son tour, ce jeune homme agité,
 Aspirait par la mort à la tranquillité;
 Et disant qu'à la tombe une fois asservie,
 Dieu ne renouait pas notre insipide vie,
 Du fardeau de la sienne il était soulagé.
 Ainsi, dans un navire à demi naufragé,
 Le pâle matelot, sur le pont qui chancelle,
 S'enivre, en blasphémant, d'une liqueur mortelle.
 Il essaya de tout pour guérir ses maux:
 Il chercha des amis, et trouva des rivaux
 Qui voulurent en vain lui pardonner sa gloire.
 Quand on ne peut soi-même aspirer à l'histoire,
 On poursuit jusqu'au seuil ceux qu'on y voit entrer;
 Et l'homme, en haïssant, se venge d'admirer.
 S'il rencontra des cœurs à l'aimer plus dociles,
 Dans leurs épanchemens, ces cœurs mous et faciles
 Ne le comprenaient pas; et leur froide amitié,
 Parce qu'il était grand, le voyait en pitié.

IV.

[page 9]

Il descendait, dit-on, de ces bardes antiques,
 Qui chantaient les yeux bleus de leurs vierges celtiques,
 Que la nuit rencontrait au fond des bois errant,
 Ou sur la mousse épaisse, aux rives d'un torrent.
 Pour les hommes de marque, en mensonges féconde,
 Cette langue sans corps, cette voix vagabonde,
 La Renommée, enfin, répandait sur ses jours
 Des bruits si singuliers qu'on les croyait toujours.
 On contait qu'enrichi de sombres découvertes,
 Il rappelait les morts dans leurs tombes désertes,
 Et savait les secrets de l'enfer consulté.
 On disait qu'aux accens du tonnerre irrité,

[page 10] Au bruit du flot qui gronde, et ronge son rivage,
Il accordait sa voix et sa lyre sauvage;
Et que ses vers, empreints du tumulte des camps,
Se révélaient à lui sur le front des volcans.
Comme l'oiseau frappé d'un effroi léthargique
Ne peut fuir du serpent le prestige magique,
Chacun, sous son regard, se sentait tressaillir;
Des éclairs accablans avaient l'air d'en jaillir.
Quiconque avait, un jour, pu le voir ou l'entendre,
De son long souvenir ne pouvait se défendre;
Ses traits, dans la mémoire, allaient se dessiner,
Et l'accent de sa voix semblait y résonner:
Tel un globe de feu qui vient du haut des nues
Eteindre en un marais ses clartés inconnues,
Dans la nuit d'un cachot il fut précipité.
Mais là par un fantôme il était visité;
Car vingt fois, disait-on, la pâle sentinelle
Avait vu, comme une ombre à son heure fidèle,
(Lorsque le soir tardif brunissait l'horizon)
Une femme passer autour de la prison.

V.

[page 11] L'homme que malgré lui sa conscience opprime,
Ressemble au scorpion qui se fait sa victime,
Quand, de charbons ardents cerné de toutes parts,
Il tourne contre lui le poison de ses dards;
Cet homme, environné des taches de sa gloire,
Se consume lui-même et meurt de sa mémoire.
Son cœur mêle, pressé par un double fardeau,
Les tourmens de la vie aux horreurs du tombeau.
S'il s'endort, la terreur vient peupler ses ténèbres;
Son âme le poursuit par des songes funèbres.
Tel est Edgar: il dort et ne repose pas.
Loin des clans écossais précipitant leurs pas,
Quand fuyaient les Bretons sous les coups de Wallace,¹³²
De Fingal dans son cœur portant toute la race,¹³³
Edgar se fit connaître au sang qu'il répandait.
L'épouvante, à son nom, dans les rangs s'étendait,

¹³² Sir William Wallace (1270-1305): héros populaire écossais qui orchestra l'insurrection de son peuple contre l'occupation anglaise et combattit avec bravoure les troupes d'Edouard I^{er}. Capturé, il fut décapité en 1305.

¹³³ Fingal: roi de Morven (Ecosse), valeureux guerrier et père du barde écossais Ossian. Fingal repoussa à la tête de ses Calédoniens l'invasion tentée par l'empereur Sévère et remporta une belle victoire sur Caracalla, le fils de ce dernier.

[page 12] Comme, au souffle des vents, le rapide incendie
 Enveloppe les toits de son aile agrandie.
 Rien n'égalait l'éclat de ses jeunes travaux;
 Il tomba par un crime au rang de ses rivaux,
 Et le glaive dès lors a quitté sa ceinture.
 Mais il n'est pas privé de toute son armure,
 On ne l'a pas encor dépouillé de son nom;
 Quelque respect encor le suit dans sa prison,
 Et l'on voit à côté d'un casque sans crinière,
 Le luth de Balclutha gisant dans la poussière.¹³⁴

VI.

[page 13] Le confesseur s'avance à pas silencieux,
 Prend la lyre profane; et, de son doigt pieux,
 Sur un mouvement lent touchant les cordes graves,
 Il chante de ces chants qui brisent nos entraves,
 Qui des liens du corps dégagent les esprits,
 Et font au droit chemin rentrer les cœurs surpris.
 Toutefois sa voix tendre, empreinte de faiblesse,
 D'un ministre du ciel n'avait pas la noblesse.
 Tandis que la prison répète ses accens,
 La lampe obscure éteint ses rayons pâlassans ;
 Et semblable à ce roi qu'attendaient les abîmes,¹³⁵
 Qui, brûlé par sa haine, assiégé par ses crimes,
 Sentait près de David et du Nébel¹³⁶ en pleurs,
 Dans son cœur amolli s'engourdir les douleurs,
 Edgar, le front tendu vers les sons de la lyre,
 Sent en lui du sommeil expirer le délire.

VII.

Plus d'accords, tout se tait. Le jeune condamné
 Promène dans la nuit son regard étonné.
 « Qu'ai-je entendu, dit-il, quelle rare merveille
 « Vient au milieu d'un songe émouvoir mon oreille?
 « Est-ce un prêtre qui parle, ou n'est-ce point un Dieu,

¹³⁴ Balclutha: d'après Ossian (Macpherson), ville fortifiée de l'ancienne Bretagne construite sur les bords de la rivière Clyde. Balclutha fut entièrement détruite par Comhal, le père de Fingal, lors d'une expédition contre les Bretons.

¹³⁵ Le roi en question est Saül. Ce vers et les suivants font allusion à l'épisode de l'Ancien Testament (*Samuel*, Livre II, chap. XVI) dans lequel David, jeune berger choisi par Samuel pour succéder à Saül, vient jouer de sa harpe auprès du roi malade.

¹³⁶ Nébel: ancien instrument de musique pratiqué par les Hébreux.

[page 14] « Qui, dans la profondeur de cet horrible lieu,
« Vient d'un nouvel enfer m'ouvrir enfin la route?
« O qui que vous soyez, votre fils vous écoute!
« Venez d'une âme ardente apaiser les transports,
« Et pour les amortir diriger mes remords. »
Retombant à ces mots sous les fers qu'il soulève,
On dirait qu'il reprend la suite de son rêve.
Il entendit alors la lyre soupirer
Ces sons que Malvina¹³⁷ sut jadis en tirer
Quand Ossian disait: « Ma fille, voici l'heure;¹³⁸
« Epouse de mon fils, descends ton luth et pleure »;
Et que tous deux pleuraient sur le même tombeau.
La voix accompagnant ce prélude nouveau
N'essaya plus ses chants sur d'austères paroles:
« O fleurs, qu'aiment les nuits, entr'ouvrez vos corolles,
« Voilà ma bien-aimée; et, le long du coteau,
« J'entends fuir le satin de son léger manteau.
« Oui, c'est ma bien-aimée, et ma bouche fidèle
« Reconnaît les baisers que je n'attends que d'elle. »

[page 15]

VIII.

- « Où suis-je? dit Edgar; oui, c'est elle, c'est toi!
« Venez, ma souveraine, approchez-vous de moi.
« Oui, je te reconnais à ta mélancolie,
« A ma chanson d'amour, par ta bouche embellie.
« Et comment, par le monde et le Ciel rejeté,
« Puis-je donc vivre encor dans ta fidélité?
« Mais en vain je te cherche à travers la nuit sombre:
« Es-tu ma bien-aimée, ou n'es-tu que son ombre?
« Ta présence m'épure; et, Julia, pourtant,
« Je ne respire pas ton souffle que j'entend.
« Que tu sois ma maîtresse ou l'ange d'elle-même,

¹³⁷ Malvina: Belle-fille d'Ossian, selon la tradition.

¹³⁸ C'est au littérateur écossais Macpherson que l'on doit la soi-disante découverte des textes d'Ossian, grâce à la publication en 1760 d'un recueil de pseudo-traductions de manuscrits gaéliques. Les poésies de Macpherson (adaptées en prose française dès 1777 par Letourneur) connurent un succès prodigieux et lancèrent la mode de la poésie ossianique. L'enthousiasme manifesté à l'égard d'Ossian à la fin du XVIII^e siècle témoigne d'un effort de rajeunissement de la littérature par l'appropriation des formes et de la sensibilité antiques. On se reconnut alors dans cette mélancolie rêveuse, cette religiosité vague, empreinte de tristesse et de nostalgie, cette poésie païenne et animiste rapprochant l'homme d'une nature devenue trop lointaine. Les romantiques firent naturellement d'Ossian leur aïeul et trouvèrent dans sa prétendue oeuvre une importante source d'inspiration et de renouveau poétique.

[page 16]

« Viens sur mon front brûlant poser ta main que j'aime;
 « Ta main le calmera: que sa sainte froideur
 « De mon cœur desséché rafraîchisse l'ardeur;
 « Du Ciel, si tu le veux, je craindrai la colère,
 « Car j'aurai des remords seulement pour te plaire.
 « Vers ce Ciel inconnu conduis mes derniers pas.
 « Toi qui me répondais, tu ne me réponds pas!
 « Ah! dis-moi si mon crime a tué mon amie,
 « Ou si, fuyant le seuil qui vit mon infamie,
 « Tu viens dans mes tourmens me demander ta part? »
 « - C'est ton épouse, ami, qui t'apporte un poignard. »

IX.

[page 17]

A ces discours succède un morne et long silence;
 Des chaînes, dont le poids retient sa violence,
 Le fatal chevalier n'agite plus le bruit;
 Et l'écho des prisons se rendort dans sa nuit.
 La jeune femme émue, et respirant à peine,
 Au près de son amant à pas tardifs se traîne,
 Et se jette à genoux: « Edgar! éveille-toi,
 « Je veux te dire adieu, ne t'en vas pas sans moi;
 « Edgar! à mes sanglots ne ferme plus l'oreille,
 « C'est moi qui pleure, Edgar! » et le guerrier s'éveille.
 « - Tu m'aimes donc toujours! dis-le moi bien long-temps ;
 « Remplis de ce seul mot tous mes derniers instans ...
 « Non...non...je ne veux pas; il est un dieu sans doute...
 « Un monde plus heureux...dont j'ignore la route...
 « Où je n'irai jamais...où je ne puis aller;
 « Du bonheur, Julia, je pourrais t'exiler;
 « Je ne veux pas te perdre. » - « Edgar, tu m'abandonnes!
 « - Quitte moi pour le Ciel. » - « C'est toi qui me le donnes. »
 « - Je suis un criminel. » - « Je suis coupable aussi,
 « Et puisque je t'y vois, tout le Ciel est ici;
 « Tout le Ciel est aux lieux où je pleure ton crime. »
 Il étendit les bras vers sa jeune victime,
 Et sentant dans sa main une autre main trembler,
 Et des larmes d'amour entre ses doigts couler:
 « Julia, tu le veux, reste avec moi, demeure,
 « Touche mes yeux ardents, car je crois que je pleure. »

[page 18]

X.

Sans doute est il affreux de se dire: je vis;
 Mes jours de bien longs jours pourraient être suivis,
 Et pourtant, je le sais, je mourrai dans une heure;

Point d'espoir, de calcul, d'amitié qui nous leurre;
Je meurs, sans qu'un long mal ait daigné pas à pas
Me conduire affaibli jusqu'au bord du trépas;
Il faut franchir d'un coup un intervalle immense,
Et mourir, en un mot, sans que la mort commence!
Mais peut-être qu'alors occupé d'autres soins,
On la voit de si près, qu'on la redoute moins!
Pour s'acquitter du temps que l'on avait à faire,
Le mouvement vital peut-être s'accélère,
Et dévorant la vie, avant de la quitter,
Sans secousse peut-être on cesse d'exister...!
[page 19] Comme un flambeau qui meurt jette plus de lumière,
Edgar, d'un œil plus vif, embrassant sa carrière,
Veut vivre, en un instant, son reste d'avenir.
Plein d'un feu délirant qu'il ne peut contenir,
Il semble, contre un dieu, disputer sa maîtresse;
Dans ses bras forcenés, dans ses fers il la presse;
Son front d'un sang fiévreux sent bouillonner les flots
Son cœur bouleversé s'échappe en longs sanglots,
La mort dans ses baisers se mêle sur sa bouche;
Ce n'est plus un amant, c'est un soldat farouche...
Un seul mot cependant fit tomber sa fureur:
C'était un cri d'amour, poussé par la terreur.
Alors il supplia d'une voix inquiète:
« Ne me fuis pas, dit-il, que ta bouche muette
« S'ouvre encore une fois, pour un mot de pardon;
« Ne m'abandonne pas dans mon triste abandon;
« Instruis-moi de ton Dieu, que j'aime si tu l'aimes.
« Prodigue-moi long-temps tes paroles suprêmes,
« Nourris-moi de ton nom, redis-moi ta beauté,
« Couvre mon désespoir d'un nuage enchanté,
[page 20] « Transporte-moi la vie aux jours de l'innocence,
« Ou de mon repentir réchauffe l'impuissance;
« Tu n'as qu'à me parler, je comprendrai le Ciel.
« Sur mes lèvres déjà je sens mourir mon fiel;
« Un Dieu m'avait maudit, mais toi tu le désarmes,
« Je pense ta pensée, et je pleure tes larmes.
« Viens avec ta vertu, viens avec ta douceur,
« Viens, comme le remords, reposer sur mon cœur. »

XI.

L'amour, si près du crime, étonnera peut-être!
Mais, quand d'un cœur d'airain il s'est rendu le maître,
L'amour, de son pouvoir, jamais ne l'affranchit;
Le traité dure autant que l'airain qu'il fléchit.

[page 21]

Et puis, qui n'eut, Edgar, partageant ta faiblesse,
 Abandonné son âme au bonheur qui te blesse!
 Qui de ta Julia n'eût adoré l'amour!
 Au pays des humains pèlerine d'un jour,
 Dieu ne la forma pas de la même poussière.
 Pure comme un enfant, ou comme sa prière,
 Elle avait dans les traits quelque chose des cieus.
 A travers la langueur qui voilait ses beaux yeux,
 De son regard d'azur brillaient les étincelles.
 Comme une eau que les vents soulèvent de leurs ailes,
 Sa chevelure d'or jusqu'à ses pieds tombait,
 Et ses pieds que la soie à peine dérobaient,
 Étaient comme la neige, en nos vallons couchée.
 Avant que de ses pas un pasteur l'ait touchée.
 Voilà ce qu'elle était, la maîtresse d'Edgar,
 Qui jadis de sa gloire a partagé le char,
 Et qui vient à présent, dévouée et sublime,
 Supporter avec lui la moitié de son crime;
 Que son nom soit sacré, qu'il soit doux aux mortels,
 Comme l'est pour les cieus l'encens de nos autels.

[page 22]

XII.

Fier dans son désespoir, indigné que la vie
 Lui dût devant le peuple être bientôt ravie,
 Hier encore Edgar s'agitait de fureur;
 Messagère de paix, dans ces momens d'horreur,
 Son épouse a calmé l'orgueil de sa colère.
 Ainsi du Dieu sauveur la virginale mère
 Paraît, et d'un orage épure l'horizon.
 Dans sa cage enfermé voyez-vous ce faucon,
 Qui s'était fait des airs une noble demeure?
 Esclave encor rebelle, il voit s'éveiller l'heure
 Où de ses ennemis il dépeuplait les cieus;
 Il frappe les barreaux de son bec furieux,
 Jusqu'à temps que sa force ou son courroux s'éteigne,
 Les bat à coups pressés de son aile qui saigne,
 Et tombe fatigué de ne pouvoir mourir.
 Avant que Julia ne vînt le secourir,
 Tel fut Edgar. La veille, une horrible tempête
 Avait roulé long-temps au-dessus de sa tête,
 Et la foudre, à travers les étroits soupiraux,
 Avait distraît la nuit de ces sombres caveaux:
 Lui, soulevant ses bras chargés de lourdes chaînes,
 Appelait le tonnerre au secours de ses peines:
 Le tonnerre passa, sans daigner le frapper.

[page 23]

« Enfin, s'écria-t-il, je n'y puis échapper!
« J'irai, sous les regards de viles créatures,
« Histrion de la mort, étaler mes tortures!
« Le fer et le poison, tout a fui de ma main;
« Pas un ami qui veuille être mon assassin! »
Il le tient ce poignard, qu'appelait sa souffrance,
Il y semble attacher sa dernière espérance;
Mais sous ses vêtements il le cache avec soin,
Et paraît le garder pour un plus grand besoin;
Il n'en fait point usage, et sa jeune maîtresse
N'ose à le conseiller hasarder sa tendresse.
[page 24] Son regard lui dit bien: Qu'attends-tu, mon époux?
Mais sa voix ne dit pas: Ami, délivre-nous.
Elle hésite, et son âme approuve en elle-même
Tous les futurs desseins du coupable qu'elle aime.

XIII.

Cependant de la nuit le char obscur et lent
De l'aube fuit déjà le char moins indolent;
Les fleurs ne dorment plus, et de leurs beaux calices
L'abeille matineuse entr'ouvre les délices;
L'oiseau sous la ramée essaie un chant d'amour,
Et la cîme des monts se couronne de jour;
C'est l'heure où doit périr un jeune parricide.
Pour accroître sa mort, la justice décide
Qu'il ne doit la subir qu'au lever du soleil.
On veut de la nature, admirant le réveil,
[page 25] Qu'il sente de ses jours s'envenimer la perte.
Déjà toute la plaine est de monde couverte.
Chacun tout bas raconte Edgar et ses exploits:
Que forcé de plier sous la verge des lois,
Edgar se renfermant dans l'orgueil du silence,
Dédaigna les détours d'une adroite défense:
Qu'à son arrêt de mort il n'a rien répondu,
Mécontent seulement de l'avoir attendu;
Et chacun disait: il va bientôt paraître;
Chacun, sans l'avoir vu, comptait le reconnaître;
Et ces bruyans propos interrompaient l'effroi
Que jetait dans les cœurs le son lourd du beffroi.

XIV.

Sous les longs corridors le bruit des clefs qui crient,
Se mêle aux cris confus des guichetiers qui rient,
[page 26] C'est la mort. Aux lueurs du sapin embrasé,

On voit un malheureux, sous ses fers écrasé,
 D'un moine en oraison écouter la prière.
 « Jeune homme (dit alors une voix meurtrière,
 Avec cette gaîté qu'assaisonne le sang),
 « Je viens vous délivrer! » - « J'en suis reconnaissant »,
 Dit froidement Edgar, qui se soulève à peine,
 Sans daigner voir la main qui détache sa chaîne.
 Il en allait déjà gourmander la lenteur,
 Quand enfin de ses fers tombe la pesanteur.
 Il se lève, en tremblant, non pas d'inquiétude,
 Mais son corps d'être libre a perdu l'habitude.
 « Viens, confesseur d'un Dieu moins adoré que toi,
 « Viens me prêter ton bras, et puis exhorte-moi »;
 Et le prêtre lui-même aurait eu besoin d'aide.
 Une hache à la main le bourreau les précède,
 Edgar ne laisse ouïr ni plainte ni sanglot,
 Et pour n'y plus rentrer il sort de son cachot.

[page 27]

XV.

On franchit de la tour les marches écroulées.
 Sur le plateau du nord les gardes rassemblées
 Attendaient le coupable, et tous ces vétérans
 Devant leur général, qui passait dans les rangs,
 Inclinaient les yeux, pour dérober leurs larmes,
 Et, comme par instinct, lui portèrent les armes.
 Autour d'un vieux billot, grossièrement taillé,
 Et d'une couleur rouge en quelque endroit souillé,
 Le coupable trois fois lentement se promène,
 Tandis qu'au pied du bloc on affermit la chaîne,
 Qui doit d'un de ses bras saisir l'extrémité,
 Et sous le fer vengeur le tenir arrêté.
 - « A genoux! » Il pâlit. L'ordre se réitère:
 Ses genoux résignés s'abaissent sur la terre.
 De l'Écosse à ses yeux on cache l'étendard,
 Qui flottait sur la tour, souillé de son regard;
 A sa botte guerrière une main infamante
 Ote l'éperon d'or qu'attachait son amante;
 Indigne pour jamais de la gloire et des arts,
 On brise devant lui son casque, ses cuissards,
 L'acier qu'il honora du nom de son armure,
 Et sous un vil marteau sa lyre qui murmure.
 Une pourpre honteuse autour de lui descend,
 Et semble avec ses plis l'envelopper de sang.
 Son poing s'est étendu sur la souche du chêne:
 Aussitôt le bourreau l'y fixe avec la chaîne,

[page 28]

[page 29]

Et la hache l'abat. Edgar n'a pas bronché;
Mais son front, malgré lui, sur le coup s'est penché;
Le sang bouillant s'élançait, et le bourreau l'arrête.
Edgar tranquillement a relevé la tête;
Des gouttes de sueur tachent ses traits glacés;
Il porte en même temps des regards courroucés
Vers l'endroit où jadis pendait son cimetière,
Et semble s'absorber en regardant la terre,
Où peut-être son corps ne descendra pas seul.
Le bourreau sur son front jette le noir linceul,
Et la trompette éclate. Il sort comme d'un rêve.
Le signal répété, le criminel se lève;
Il entend qu'on le plaint, et marche avec l'appui
De ce moine pensif, qui priait près de lui.

XVI.

[page 30]

L'instant, où le guerrier regardait la poussière,
Lui fit dans le passé ressaisir sa carrière.
De son sang qui coulait, chaque goutte, à ses yeux,
En rappelait sans doute un bien plus précieux;
Et de ses jours, d'un trait, refeuilletant le livre,
Il vivait pour sentir qu'il finissait de vivre.
Le sablier du temps ne l'aura pas compté,
Ce moment qui pour lui fut une éternité!
Que n'éprouva-t-il pas! Comment dire l'espace,
Qu'au moment de la mort la conscience embrasse,
Si du sang répandu l'accablant souvenir
Doit la poursuivre encore au fond de l'avenir!

XVII.

[page 31]

Le parricide enfin paraît devant la foule,
Qui, pareille à la mer, s'ouvre, en grondant, et roule.
L'un cherche sous le voile à deviner ses traits;
L'autre, de ses gardiens perçant les rangs épais,
Voudrait voir ses pieds nus que le sable déchire;
Coutume inexplicable, et qui semble nous dire:
Qu'à la terre qu'il foule étroitement fixé,
Vivant, sa sépulture a déjà commencé;
Rien ne sépare plus son corps de la poussière.
Sur le lieu du supplice il s'avance, et soudain,
Pour demander silence il élève la main.
En ce temps, quand la mort punissait un coupable,
La loi lui permettait, de vengeance incapable,
D'adresser aux vivans son discours de départ.

Ce n'est point à dessein d'un moment de retard
 Qu'à ce discours d'adieu le criminel s'apprête,
 Son âme en a besoin, et le bourreau s'arrête.
 Il écarte son voile: oh, qu'on est consterné
 Au visage imprévu du jeune condamné!
 Jamais rien de plus beau n'habita sur la terre;
 Son visage, où jadis étincelait la guerre,
 D'un sentiment pénible avait l'air occupé,
 Et son front criminel, de honte enveloppé,
 Laissait par intervalle entrevoir sa noblesse.
 Ses regards, par degrés, s'ombrageaient de faiblesse,
 Semblables au soleil dont la flamme s'endort,
 Et qui n'échauffe plus ceux qu'il éclaire encor.
 Il était toujours fier; on voyait que le crime
 N'avait pas dégradé cette jeune victime;
 On sentait, à le voir si grand dans ses malheurs,
 Que de ses yeux altiers ne sortaient point les pleurs
 Dont son visage pâle offrait encor la trace;
 Qu'il était digne enfin d'avoir servi Wallace.

[page 32]

XVIII.

Regardez ce château par le temps dévasté:
 Ses salons sont déserts, il n'est plus habité
 Que par le vent qui glisse, à travers leurs crevasses.
 Jadis des beaux tournois on y voyait les passes,
 Et le cri des combats circulait à l'entour;
 Les bannières flottaient aux créneaux de la tour,
 Et la mousse qui rampe au pied de ses murailles,
 Couvre avec ses guerriers le nom de leurs batailles;
 Il ne conserve plus l'orgueil de ses drapeaux,
 Et ses murs maintenant ignorent les assauts;
 Mutilé, comme Edgar, il résiste à sa chute.
 Mais ils auront bientôt achevé cette lutte,
 Et tombés, on verra le siècle indifférent
 Passer sur leurs débris comme l'eau d'un torrent.

[page 33]

XIX.

La foule, à voir Edgar, espère, sans y croire,
 Qu'on va lui faire grâce, en faveur de sa gloire.
 Alors d'une voix forte: « Il faut mourir, dit-il.
 « Nourri, dès mon enfance, à braver le péril,
 « Peu m'importe: je laisse une horrible mémoire;
 « Soldat, je ne meurs pas sur un champ de victoire:
 « Et voilà quels chagrins, sur mon front détesté,

[page 34] « Ont gravé les sillons de la caducité.
« Je sais que j'ai commis un forfait exécration;
« J'ai voulu le pleurer: le ciel inexorable,
« Des pleurs que j'enviais me fermant les trésors,
« N'a pu sur mes besoins mesurer mes remords.
« J'étais aimé: jamais, dans une âme mortelle,
« Ne s'alluma le feu dont j'ai brûlé pour elle;
« Mon cœur n'avait jamais battu que sur le sien,
« Jamais d'autre regard n'avait compris le mien;
« L'amour me dévorait comme une lave ardente.
« Ah, mon père! pourquoi ta vieillesse imprudente
« Voulut-elle arrêter ce torrent dans son cours!
« Il accablait mon cœur du joug de ses discours,
« Lançait à Julia le sarcasme et l'injure,
« Et m'ordonnait à moi de descendre au parjure.
« J'oubliais, disait-il, la guerre et les combats,
« Et j'appelai la guerre: on n'y répondit pas.
« C'est peu d'avoir maudit ma désobéissance;
« Mon père, outre-passant sa funeste puissance,
« Un poignard à la main, menaça mes amours.
« J'entendis ma maîtresse invoquer mes secours,
« Mourante... sur mon front on peut lire le reste.
« Eh bien, oui, j'ai sauvé cette femme céleste!
[page 35] « Mais ne m'accusez pas de ma fatalité;
« La voilà devant vous cette divinité! »
Et loin d'elle soudain rejetant cette bure,
Qui servit à l'amour d'égide et de parure:
« C'est elle, la voilà! je mourrai sous ses yeux,
« Elle est venue à moi comme un ange des cieux;
« Les cieux m'ont refusé de connaître ma mère;
« Mon épouse près d'eux la remplace, j'espère;
« Elle priera pour moi. Je ne demande pas
« A vivre quelque part au delà du trépas;
« Je ne veux que dormir, et mon âme indocile,
« Qui fut parfois heureuse, et ne fut pas tranquille,
« Préfère le repos à la félicité.
« Si parmi tout ce peuple en ces lieux agité,
« Il se trouve un ami qui n'ose me connaître,
« Je lui fais mes adieux, dont il rougit peut-être.
« Et toi, rebut du crime, à tes coups réservé,
« Et dont l'œil complaisant a sans doute observé
« Ce qu'il faut de douleurs pour m'arracher la vie:
[page 36] « Crois-tu qu'à ta bassesse elle soit asservie?
« Je puis, si je le veux, te frustrer de ma mort.
« Mais ne crains rien de moi, je subirai mon sort;
« Sans doute il fera naître un effroi salutaire,

« Et peut-être un plaisir... Tant mieux! » Et sur la terre
Il jette son poignard. Un long étonnement
Dans la foule interdite éteint le mouvement;
Mais lui, presque à genoux: « O ma belle maîtresse!
« Seule et dernière amour de ma triste jeunesse,
« O que par ta présence un mal est adouci!
« Je t'aime, et pour tes pleurs mon cœur te dit merci;
« Car moi, ma Julia, je n'en sais pas répandre.
« Dans des lieux inconnus tu placeras ma cendre,
« Sans y graver mon nom, sans y semer de fleurs,
« Sans y planter la croix, emblème des douleurs;
« D'un tombeau consacré ma dépouille est indigne;
« Je ne mérite point cette faveur insigne.
« Adieu, car on m'attend; et, lui dit-il plus bas,
« Survis-moi, si tu peux, je ne l'exige pas. »

[page 37]

XX.

Son exécrable mort n'a rien dont il s'effraie.
Aussitôt de lui-même il s'étend sur la claie,
Sans fatiguer le Ciel par de timides vœux.
A ses pieds, à ses bras, quatre coursiers nerveux
Bondissent attelés: mais Edgar les arrête;
Puis, autant qu'il le peut, il soulève la tête,
Et sa voix les excite; il retombe, un cri part...
Et, bientôt du cadavre ils ont chacun leur part.
Est-ce toi, Julia, dont le pieux courage
Sut mettre sa dépouille à l'abri d'un outrage?
Un tombeau, par tes soins, lui fut-il érigé?
On se souvient qu'Edgar n'avait rien exigé.

Paris. Novembre 1820.

Parisina

[page 38]

Parisina,

POÈME.

[page 40]

Vous l'avez arrachée de mon sein, et je n'ai
pu cacher le sang de ma blessure.
OTWAY, *Don Carlos*.¹³⁹

[page 41]

I.

[page 42]

C'est l'heure où sur la branche on entend Philomèle¹⁴⁰
Ravir l'air de ses chants que la plainte entremêle;
Où l'amant, introduit dans un furtif séjour,
Fait d'éternels sermens qui ne durent qu'un jour;
Où par ceux du zéphyr la Naiade attendrie
Fait, en se débattant, naître la rêverie.
La fleur pompe du soir la molle humidité,
Le ciel, d'étoiles d'or, sème l'obscurité,
Et cet or, réfléchi dans une onde courante,
Reproduit le Pactole et sa richesse errante.¹⁴¹

¹³⁹ *Don Carlos, prince of Spain* du poète dramatique anglais Thomas Otway (1651-1685). Il est intéressant de constater que Lefèvre n'a pas tiré cette phrase de la première traduction française de la pièce d'Otway [*Don Carlos, prince d'Espagne*], incluse dans le tome II des *Chefs d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris: Ladvocat, 1822), et due à Jules Saladin, mais qu'il a lu cette pièce directement dans le texte original et en offre ici une autre traduction, moins fidèle toutefois que celle de Saladin. Lefèvre a pu lire *Don Carlos* en anglais dans l'édition des principales œuvres théâtrales et poétiques d'Otway publiées à Londres, en 4 volumes in-12, en 1813. La phrase citée en épigraphe est inspirée de deux vers prononcés par le personnage de Don Carlos à l'acte III, scène XI:

I came, and saw, and lov'd, and bless'd you for't.
But then when Love had seal'd her to my Heart,
You violently tore her from my side:
And 'cause my bleeding wound I could not hide,
But still some Pleasure to behold her took,
You now will have my Life but for a Look.

¹⁴⁰ Philomèle (du grec *philos*, ami, et *mélôs*, mélodie): nom poétique du rossignol.

Des nuages foncés qui bordaient l'horizon,
La lune, en se levant, a franchi la prison;
L'azur bruni des cieus descend sur la verdure;
Une nuit transparente a voilé la nature;
C'est l'heure où le poète y commence à régner;
Dans une ombre limpide il semble se baigner;
Sous le vague endormi chaque objet se réveille,
Et s'éclaire des feux de sa brûlante veille;
Et des astres lointains la bénigne clarté
Semble éclairer sa route à la postérité.

[page 43]

II.

Parisina, ta couche est-elle donc malade?
Vas-tu, mélancolique, écouter la cascade,
Ou regarder comment la nuit blanchit les cieus
Du lait qui de son char a mouillé les essieux?
Vas-tu de Philomèle épier l'harmonie,
Ou de la fleur qui dort l'essence rajeunie?
Non, des parfums plus doux et de plus purs concerts
Sont par elle attendus sous les berceaux déserts.¹⁴²
Un bruit qui glisse alors le long de leur feuillage
Jette, avec la pâleur, l'effroi sur son visage,
Et son cœur agité double ses battemens :
Mais une voix connue éteint ces mouvemens ;
Sa pâleur se dissipe, et sa crainte s'achève,
Et son cœur rassuré doucement se soulève.
Un buisson séparait leurs pas irrésolus;
Mais déjà le buisson ne les sépare plus.

[page 44]

III.

Le temps, de qui la marche est malgré nous la nôtre,
Qui fauche d'une main ce qu'il sème de l'autre,
Que leur fait-il le temps! Le spectacle des cieus
Du charme de se voir ne distrait point leurs yeux;
En vain leur avenir est voilé d'ignorance,
Tant de félicités leur défend l'espérance.
Comme si dans le monde ils n'étaient plus que deux,
Ils ne respirent plus qu'ensemble et que pour eux;
Leurs soupirs confondus accablent leur faiblesse.

¹⁴¹ Pactole: fleuve aurifère de l'Antiquité qui prenait sa source sur les frontières de la Lydie, passait à Sardes et se jetait dans l'Hermus.

¹⁴² Berceau: terme d'horticulture désignant une voûte de feuillage au-dessus d'une allée.

[page 45] Suspendez du bonheur le poids qui les oppresse,
 Grand Dieu! l'homme est trop faible à tant de volupté,
 Et ne peut sans mourir caresser la beauté.
 Ainsi quand une fleur, pour rafraîchir ses charmes,
 De l'aurore prochaine implore quelques larmes,
 Elle meurt, si long-temps à ses jeunes couleurs
 Le matin trop humide a prodigué ses pleurs.
 Mais du rêve attrayant, où l'amour nous engage,
 L'exil de la vertu trop souvent est le gage,
 Et le crime dès lors, à sa place accouru,
 Au chevet du plaisir comme un spectre a paru.
 Parisina, ton rêve est-il bien légitime?
 N'est-il point rembruni par une ombre de crime?
 N'est-il point de péril qui puisse le troubler?
 Est-ce en de tels momens qu'on s'occupe à trembler!
 De ses bienfaits cruels quand l'Amour nous enivre,
 Le remords perd toujours les combats qu'il nous livre;
 Jamais à la frayeur on ne s'est arrêté:
 On semble croire, hélas! vers l'amour emporté,
 Qu'en ne le craignant pas le péril nous évite;
 Puis l'heure où l'on jouit, elle passe si vite!
 On dort, on se réveille, et nos songes si doux,
 Hélas! on ne sait pas s'ils reviendront pour nous.

[page 46]

IV.

Bientôt, se dégageant d'une noirceur humide,
 Paraîtra du matin la courrière timide,¹⁴³
 Et le jour ne doit pas, à des yeux étrangers,
 Révéler des plaisirs qu'assiègent les dangers;
 Il faut, comme la nuit, se résoudre à la fuite.
 On croit qu'on va mourir, hélas! quand on se quitte,
 Et la lune, en partant, n'éclaire que des pleurs.
 Leurs soupirs sont fréquens et mêlés de douleurs.
 Tandis que du matin l'indécise lumière
 Vient de la jeune femme effleurer la paupière,
 Elle croit que des cieux, la trahissant de loin,
 Chaque étoile pour elle est un muet témoin,
 Et que, pour l'accuser de sa coupable flamme,
 Elle en sent les rayons se glisser dans son âme.
 [page 47] Leur bouche, qu'un baiser fermait au repentir,
 Prolongeait le bonheur qui défend de partir.
 Eh! quel adieu jamais n'est trempé d'amertume!

¹⁴³ Courrière: féminin de 'courrier', personne qui porte des nouvelles. Employé ici par Lefèvre comme synonyme poétique d'annonciatrice, de précurseur.

Quand on prend de s'aimer la facile coutume,
On se dit que l'amour ne peut jamais finir,
Et l'on ne pense plus qu'un moment doit venir
Qui nous dira: Partez, cette heure est la dernière.
Mais déjà l'orient se revêt de lumière,
Chacun s'éloigne triste, et traînant sur ses pas
Ce frisson dont le poids s'attache aux attentats.

V.

[page 48] Hugo s'est retiré dans son lit qu'il tourmente
Du besoin d'y trouver son adultère amante;
Tandis qu'elle, tremblante et lasse de plaisirs,
Près de l'époux trompé s'endort dans les désirs.
Mais un sommeil fiévreux la repaît de mensonges;
Son visage rougit du trouble de ses songes;
Son repos inquiet ne parle que d'amour,
L'amour, que la pudeur n'ose invoquer le jour.
Son cœur plein se débat sous le feu qui l'agite,
Elle serre en ses bras son époux qui palpite,
Et son époux s'étonne à cet embrassement.
Heureux dans sa pensée, il bénit ardemment
Cette naïve amour qu'un songe lui révèle,
Et pleure en regardant celle qu'il croit fidèle.

VI.

[page 49] Il baise le sommeil sur ses yeux endormis,
Puis il rouvre l'oreille à des discours amis;
Il écoute, joyeux...et soudain son front change,
Comme s'il entendait le clairon de l'Archange.
J'aimerais mieux le voir à ce jour redouté;
Il sera moins ému, quand le bronze irrité
Affranchissant ses os d'un repos séculaire,
Leur fera du Très-Haut aborder la colère.
Un arrêt sans appel a proscrit son bonheur;
Un sommeil corrompu [sic] redit son déshonneur,
Et le nom qu'il prononce est à lui seul un crime.
Tout l'orgueil de son rang contre ce nom s'abîme;
C'est un écueil mortel où se heurte son cœur.
Des plaines de la mer quand l'ouragan vainqueur,
Au sein d'un naufragé pousse avec violence
Le reste du vaisseau, vers lequel il s'élançe,
Le malheureux soudain s'enfonce et s'engloutit;
Telle, au choc imprévu du nom qui retentit,

[page 50] Se brise de Raymond la dernière espérance.¹⁴⁴
 A-t-on jamais connu cet excès de souffrance!
 Ce nom qui le terrasse est celui de son fils;
 Tous les genres de mort s'offrent à ses esprits.
 C'était son fils! Hugo, l'enfant de sa jeunesse,
 De celle que choisit sa première tendresse,
 Son premier fils, Hugo, l'enfant de ses amours,
 Quand Blanche trop crédule au feu de ses discours
 L'espéra pour époux, et crut, faible vassale,
 Qu'elle pouvait orner une couche royale.

VII.

[page 51] D'un geste irréfléchi Raymond tire au hasard,
 Et laisse, en même temps, retomber son poignard.
 On mérite la mort quand on est infidèle;
 Mais comment immoler une femme si belle,
 Qui sourit d'un air tendre en dormant près de nous?
 Il ne l'interrompt pas; il retient son courroux;
 Mais son regard de plomb, d'où s'échappe son âme,
 Semble de tout son poids s'attacher sur sa femme.
 Si du sommeil alors fût tombé le bandeau,
 Et qu'à l'éclat tremblant du nocturne flambeau
 Elle eût vu de Raymond le teint blême et farouche:
 Le trépas tout à coup fût entré dans sa couche.
 Oh, dors, Parisina! tremble de voir Raymond;
 La colère en sueur ruisselle sur son front.
 Parisina, tu dors! ta jeunesse sommeille,
 Et tes jours sont comptés par ton époux qui veille.

VIII.

[page 52] Raymond, impatient de ses chagrins nouveaux,
 Interroge avec art la peur de ses vassaux,
 Et sa honte respire en leur bouche muette;
 Il croit ne pas savoir ce que tout lui répète,
 Dans le présent un crime, au delà son malheur.
 Du front des courtisans il traduit la pâleur,
 Et les dames d'atour, de longue connivence,
 Qui pensent que déjà leur châtiment s'avance,
 Après avoir d'Hugo protégé les amours,
 Osant à leur terreur imputer leur secours,

¹⁴⁴ Lefèvre choisit de nommer le personnage inspiré par Nicholas III, Raymond. Byron, lui, avait choisi de le nommer Azo, jugeant ce nom 'as more metrical' (Cf. Byron, *op. cit.*, avertissement, p. 61).

Font rejaillir leur faute au front de leur maîtresse.
Personne n'osera défendre la princesse;
Le malheur est près d'elle: et Raymond torturé
S'indigne que sa honte ait déjà tant duré.

IX.

[page 53] Tout retard désormais ulcère sa disgrâce.
Dans le palais témoin des honneurs de sa race,
Le prince de Ferrare entouré de soldats
Convoque sans délai l'élite des états;
Le tribunal se forme, il s'assied, et livide,
Fait amener le couple à sa justice avide.
Ils sont jeunes tous deux, tristes, mais la douleur
N'a point de leur beauté décoloré la fleur.
Oh! que je plains les yeux qui n'auront point de larmes,
Voyant un chevalier dépouillé de ses armes,
Comme ce jeune Hugo s'avancer enchaîné
Devant le trône ému d'un père consterné!
Hugo, d'aucun effroi n'a la bouche avilie,
Et sa voix dans son cœur demeure ensevelie.

X.

[page 54] Aussi pâle qu'Hugo, le front silencieux,
Sa complice attendait. Qu'ils sont chargés les yeux,
Qui, promenant partout leur séduisant langage,
Ouvraient à la douceur l'âme la plus sauvage.
Ils ne sont plus ces jours d'hommage et de respect,
Où sa cour sur le sien composait son aspect;
Sa cour, dont les beautés que la sienne condamne,
Copiaient son regard, sa pose et son organe.
Elle était reine alors, et les nobles barons,
Orgueilleux de porter ses couleurs sur leurs fronts,
A sa première larme auraient pris sa défense,
Et tous de son injure eussent fait leur offense;
Maintenant elle pleure, et tous inattentifs,
Laissent dans le fourreau dormir leurs fers captifs.
Des yeux baissés, des fronts, où le dédain respire,
Des lèvres s'appliquant à contraindre un sourire,
Un maintien glacial, pas un regard d'amour,
Le silence, l'effroi, le deuil, voilà sa cour.
Et lui, seul chevalier qu'avait choisi son âme,
Qui n'aimait d'autre nom que celui de sa dame,
Qui souvent devant elle, au retour des combats,
Inclina son épée, en lui parlant tout bas,

[page 55] Et qui dans les tournois, dans les jeux héroïques,
 Brisait en son honneur des lances pacifiques,
 Qui, rien que pour lui plaire, eût cherché le danger,
 A perdu son armure, et ne peut la venger.
 L'amant qui séduisit l'épouse paternelle,
 Elle sait, sans le voir, qu'il est à côté d'elle.
 Elle qui le connaît dans toute sa fierté,
 Voudrait porter les fers dont il est insulté,
 Et de son cœur aimant la tristesse attentive,
 Plaint pour lui seul le mal, qui tous deux les captive.
 Sa peau blanche, où jadis les lèvres d'un amant,
 De baisers en baisers, poursuivaient mollement
 Les détours violets d'une veine égarée,
 N'a plus de ces détours la finesse azurée.
 Sans tomber sur sa joue, entre ses cils baissés,
 Goutte à goutte roulaient quelques pleurs commencés;
 Ses yeux semblaient pâlir, et sa lourde paupière
 Voilait de son regard la muette prière.

XI.

[page 56] Hugo, qui sentait bien qu'elle versait des pleurs,
 Au fond de ses pensers comprimait ses douleurs:
 Car il sentait aussi, dans sa fière attitude,
 Qu'il ne pouvait pleurer devant la multitude.
 Vers celle que son sort pouvait seul consterner,
 Son regard déchirant n'ose point se tourner.
 La vertu qu'il aimait attaque sa mémoire;
 Il voit bien qu'avec elle il a tué sa gloire.
 Ici-bas, dans les cieux, eh, que deviendra-t-il!
 Puis, elle, son amante, il l'a mise en péril!
 Remplaçant ses baisers, quel baume, quel dictame,
 Va porter après lui la fraîcheur dans son âme!
 Alors il sent en lui bouillonner ses transports;
 S'il avait moins d'orgueil, il aurait des remords.

XII.

[page 57] Bientôt Raymond: « Hier je répétais encore,
 « Je m'estime en ma femme, et mon fils que j'honore;
 « Mais ce n'était qu'un songe, et j'ai vu ce sommeil
 « Passer, quand ce matin se levait le soleil;
 « Et je n'aurai plus rien, je vivrai solitaire,
 « Avant que ses rayons abandonnent la terre.
 « Ma main n'a pas brisé les liens que j'aimais,
 « Je puis les regretter! les renouer... jamais.

« Ils l'ont voulu... Soit donc, que le sort s'accomplisse.
« Déjà le prêtre attend à côté du supplice,
« Hugo: c'est vers le ciel qu'il faut tourner tes vœux;
« Ce monde ne peut plus nous porter tous les deux.
« Tâche de t'élever à l'humble pénitence,
« Je n'empêche pas Dieu d'avoir de la clémence.
« Offre-lui, si tu peux, l'encens d'un vrai remord ;
« Va-t-en, je ne veux pas assister à ta mort.
« Fils, pour te voir mourir j'épargne ta maîtresse;
« Femme, réjouis-toi du jour que je te laisse. »

[page 58]

XIII.

On dit qu'en achevant son courroux succomba,
Mais sous son manteau noir son front se déroba;
Car ses veines alors sur son front tressaillirent,
Et d'un sang convulsif tout à coup se remplirent.
Comme pour en ôter une ombre de chagrin,
Plusieurs fois sur ses yeux il repassa la main;
Sa haine aurait voulu paraître insouciant.
Tendant alors vers lui sa chaîne impatiente,
Et d'une voix sonore où régnait la fierté,
Le jeune Hugo demande à son maître irrité
S'il veut le laisser vivre assez pour se défendre:
Son seigneur fait un signe, il consent à l'entendre.
« Je ne crains pas la mort: tu peux te souvenir¹⁴⁵
« Que j'ai souvent gémi de ne pas l'obtenir,
[page 59] « Lorsque sous tes regards échauffant le carnage,¹⁴⁶
« L'espoir de la trouver stimulait mon courage;
« J'avais le glaive alors qui sauva tes états.

¹⁴⁵ Ce vers marque le début du fragment de *Parisina* que Lefèvre publia en 1844, dans une version légèrement remaniée, dans le livre premier ('La Crédence') du recueil *Poésies* (Paris: Comptoir des Imprimeurs Unis), sous le titre 'Imitation d'un passage de Lord Byron'. Ce fragment était précédé de la notice synoptique suivante: 'Hugo, fils naturel de Nicolas III, duc de Ferrare, a été convaincu du crime dont Philippe II d'Espagne accusa D. Carlos: il adresse ce discours à son père, qui vient de le condamner à mort'. Ce même fragment sera à nouveau publié dans le tome second de l'édition posthume des *Œuvres d'un désœuvré* (Paris: Librairie Firmin-Didot, 1887), pp. 118-120.

¹⁴⁶ 1844: ce vers et les cinq suivants deviennent:

Alors que sous tes yeux, chevauchant au carnage,
Son cortège d'effroi stimulait mon courage.
Je n'avais pas pour glaive un joujou de palais,
Je pense: et je l'ai vu souiller par tes valets,
Ce glaive, qui versa, pour t'acheter la gloire,
Plus de sang que ta hache aujourd'hui peut en boire.

« Tu me l'as fait ravir par d'indignes soldats
 « Ce glaive, qui versa plus de sang pour mon père,
 « Que ne m'en peut tirer la hache mercenaire!
 « Tu m'as donné la vie, et tu me la reprends!
 « C'est un don de m'ôter le jour que je te rends:¹⁴⁷
 « Mais je pouvais au moins mourir avec mes armes...¹⁴⁸
 « Je n'ai point oublié ma mère ni ses larmes.
 « Son amour délaissé, son précoce tombeau,
 « Avait à la douleur condamné mon berceau:
 « Et je ne suis sorti des langes de l'enfance,
 « Que pour porter tout seul le poids de son offense;
 « Je devais m'en venger, et je ne sais pas bien
 « Si je fus ton rival, ou si tu fus le mien.
 « J'ai séduit ton épouse! et pourquoi ta vieillesse,¹⁴⁹
 « La voyant par son père offerte à ma tendresse,
 « Et m'opposant ton crime à qui je dois le jour,¹⁵⁰
 « M'a-t-elle ôté mon bien, sans m'ôter mon amour?
 [page 60] « J'étais par ma naissance indigne de ses charmes!¹⁵¹
 « Tes rivaux que la guerre a jetés sous mes armes,
 « M'ont-ils trouvé trop vil, pour leur donner la mort?
 « Du crime d'être né suis-je comptable au sort?
 « Ton nom m'est interdit! je le sais, mais ma gloire,¹⁵²

¹⁴⁷ 1844: les deux points finaux sont remplacés par un point d'exclamation.

¹⁴⁸ 1844: ce vers et les cinq suivants deviennent:

Assassin de ma mère, achève ta conquête,
 Et finis de payer ta dette à ma tête.
 Tu ne t'en souviens plus de ma mère ! mais, moi,
 Je n'ai pas oublié qu'il me faut, grâce à toi,
 Porter sur mon front d'homme une tache d'enfance.
 J'ai failli ! c'est ta faute: offense pour offense.

¹⁴⁹ 1844: 'épouse' devient 'compagne'.

¹⁵⁰ 1844: rajout d'une virgule après 'crime'.

¹⁵¹ 1844: ce vers et les deux suivants deviennent:

J'étais d'un noble hymen exclu par mon lignage !
 Demande aux ennemis, qui bravaient ton grand âge,
 S'ils m'ont trouvé trop vil, pour leur donner la mort.

¹⁵² 1844: ce vers et les trois suivants deviennent:

Ton rang m'est interdit ! Je le sais: mais l'histoire,
 Près de tes princes d'Est inscrirait ma mémoire,
 Si je vivais ; et seul, me fondant ma maison,
 Je n'aurais, pas plus qu'eux, de barre à mon blason.

« Pourrait des Princes d'Est éclipser la mémoire,
« Si je vivais: et seul me fondant la maison,
« A la pointe du fer j'irais gagner mon nom.
« Mon casque s'est montré sur la route guerrière¹⁵³
« Plus beau que ceux des tiens de sang et de poussière;¹⁵⁴
« Mes éperons d'airain piquaient mieux mon coursier¹⁵⁵
« Que vos molettes d'or, vos étoiles d'acier,
« Quand cherchant les combats comme des jours de fêtes,¹⁵⁶
« J'allais chez l'ennemi promener la défaite;¹⁵⁷
« Et quand, les effrayant d'un nom que je n'ai pas,
« Leurs escadrons épars se fondaient sous mes pas;
« Qui des tiens eût osé devant ces funérailles
« Opposer ma naissance à mon cri de batailles?
« Ne pense pas pourtant que sous ton œil glacé
« Je veuille, par faiblesse, étalant le passé,
« Retarder le cercueil, où j'ai soif de descendre,
« Et le Temps qui demande à marcher sur ma cendre.
« Déjà vers l'avenir je n'étends plus mes soins,
« Les jours qu'on m'ôtera sont des larmes de moins.
« De l'avenir d'ailleurs s'allonge en vain l'espace:¹⁵⁸
« Il devient tôt ou tard le passé qui s'efface;
« Tu l'avances pour moi: c'est bien, je suis tout prêt.
« Une autre mort sans doute aurait eu plus d'attrait;

[page 61]

¹⁵³ 1844: virgule après 'montré'.

¹⁵⁴ 1844: le point-virgule final est remplacé par deux points.

¹⁵⁵ 1844: rajout d'une virgule finale.

¹⁵⁶ 1844: virgule après 'Quand'.

¹⁵⁷ 1844: ce vers et les huit suivants deviennent:

J'allais, chez tes rivaux, promener la défaite:
Et quand, suivant ton nom comme un drapeau vivant,
La victoire, avec moi, galopait en avant,
Qui des tiens eût osé, m'accusant de blasphème,
A mon cri de bataille opposer mon baptême?
Mais ne va pas penser qu'aiguillant tes remords,
Je veuille, par faiblesse, atténuer mes torts,
Et, dans ma tombe ouverte hésitant à descendre,
Faire attendre, en poltron, le temps après ma cendre !

¹⁵⁸ 1844: ce vers et les trois suivants deviennent:

Cet avenir, c'était quelques heures d'automne:
Tu l'avances ! c'est bien: mon printemps te pardonne ;
Je suis prêt. Mieux vaudrait mourir d'un javelot,
Que de s'aller coller le front sur le billot ;

[page 62]

« Le Ciel ne le veut pas! honneur à ta justice...¹⁵⁹
 « J'ai déjà tant souffert que je ris du supplice;¹⁶⁰
 « Car enfin, qui ne sait que tu me haïssais!¹⁶¹
 « Tu t'approchais de moi quand j'avais des succès,¹⁶²
 « Et méprisant bientôt mes armes et leur maître,¹⁶³
 « Qui ne pouvaient nommer que l'honneur pour ancêtre.
 « Je n'étais votre fils qu'une fois par hasard!
 « N'ai-je donc tant vécu que pour rester bâtard?
 « Va, je suis bien ton fils, j'ai ton âme farouche.
 « La liberté du cœur est toujours sur ma bouche;
 « Mais le Ciel, dont je tiens ton âme et ta valeur,
 « Le Ciel pour mieux venger ma mère, et son malheur,
 « A porté dans ton lit ma flamme illégitime.
 « Je suis né dans la honte et je meurs dans le crime.¹⁶⁴
 « Oui, le crime; et l'arrêt prononcé contre moi,¹⁶⁵
 « Est juste, je le sens, quoiqu'il advienne de toi.
 « Coupables tous les deux, j'ai le moins de puissance;
 « Que ma mort te punisse au moins de ma naissance! »¹⁶⁶

¹⁵⁹ 1844: Le point d'exclamation est remplacé par deux points. Les points de suspension finaux sont remplacés par un point d'exclamation.

¹⁶⁰ 1844: virgule après 'souffert'.

¹⁶¹ 1844: plus de virgule après 'enfin'.

¹⁶² 1844: virgule après 'moi'. La virgule finale est remplacée par un point-virgule.

¹⁶³ 1844: ce vers et les huit suivants deviennent:

Mais, méprisant bientôt mes lauriers de fortune,
 Où pour vous autres ducs les aïeux font lacune,
 Je n'étais plus ton fils qu'une fois par hasard.
 Légitime à la guerre, et dans la paix bâtard,
 Maintenant que je meurs, reconnais-toi mon père:
 Et dis-le hautement, pour que je désespère.
 Va, tu ne l'es que trop, et tu m'as tout donné,
 Tout, ton âme, tes traits, ton sang désordonné,
 Tout, jusqu'à ces fureurs, dont tu fus la victime.

¹⁶⁴ 1844: virgule après 'honte'.

¹⁶⁵ 1844: ce vers et les deux suivants deviennent:

Oui, le crime ; et ta main, qui tient le couperet,
 Ne m'empêchera pas d'approuver ton arrêt.
 Enfant déshérité, qui n'eus pas d'innocence,

¹⁶⁶ 1844: ce vers est suivi des deux nouveaux vers suivants (la mention 'Août 1819' conclut le fragment):

La force t'appartient, sers-t'en pour te venger:
 Frappe, et que Dieu se charge après de nous juger !

XIV.

[page 63] Il dit, et de ses fers repliés sur ses bras,
Le bruit blesse en passant le cœur de ces soldats
Qu'avait jadis instruits son précoce courage.
De ce regret bientôt le taciturne hommage
Ne se détache plus de l'être infortuné,
Pour qui leur général vient d'être condamné.
Elle était, je l'ai dit, toute pâle, immobile,
S'accusant d'être faible, à mourir inhabile;
Ses yeux chargés de pleurs qu'ils ne répandent pas,
Y nagent engourdis des ombres du trépas;
Une terne blancheur entoure leur orbite,
Et le regard vitreux sous sa paupière habite.
Les guerriers affligés ne pouvaient concevoir
Qu'une femme sur eux eût pris tant de pouvoir.
Elle veut essayer, et sa bouche se glace,
D'excuser son amant pour mourir à sa place:
On dirait que les pleurs ont obstrué sa voix;
Et de cent traits aigus déchirée à la fois,
Son âme articulant une sourde prière,
Semble en un long soupir s'écouler tout entière.
Plus tard, voulant encor essayer de parler,
Elle crie; aussitôt on la vit chanceler,
Et tomber, comme un marbre enfant de Praxitèle,
Qui fait fléchir sa base, et s'écroule avec elle.
A voir ses traits voilés d'une longue pâleur,
On eût dit qu'à la vie empruntant la douleur,
L'épouse de Raymond, à Niobé semblable,
Expiait sous la pierre un sentiment coupable.

[page 64] Pourtant elle vivait: hélas! trop peu de temps,
Cette espèce de mort a suspendu ses sens.
De rêves douloureux une suite incertaine,
De son cerveau brisé ne s'échappe qu'à peine;
Tel un arc amolli par un ciel pluvieux,
Semble amollir les traits qui demandaient les cieux.
Sa raison laisse fuir le passé qui s'efface;
L'avenir est pour elle un vaste et sombre espace,
Qui d'un rayon perfide éclairé par hasard,
En laisse le spectacle effrayer son regard.
Tel est dans un désert, surpris par les ténèbres,
Un voyageur en proie à des pensers funèbres;
Si des vapeurs du sol le phosphore léger,
D'un abîme à ses pas révèle le danger,
Il s'arrête: et long-temps un œil pusillanime,
En rentrant dans la nuit, se souvient de l'abîme.

[page 65] Elle sent sur son cœur s'appuyer lourdement
 Un poids dont il ne peut repousser le tourment;
 Sent-elle que ce poids, c'est le crime et la honte?
 Elle sait bien qu'au Ciel elle doit rendre compte,
 Et qu'avant qu'elle ne meure, un autre doit mourir.
 Mais qui? son cœur s'oublie. Elle se sent souffrir,
 Et n'est pas cependant certaine qu'elle existe;
 Est-ce la terre encor qui sous ses pieds résiste,
 Au-dessus de sa tête est-ce toujours le Ciel?
 Et quels sont ces regards qui distillent le fiel,
 Elle qui, dans ses jours de bonheur et d'empire,
 N'a jamais à ses yeux vu que des yeux sourire?
 Tout était discordant, confus dans son esprit,
 Sans tristesse elle pleure, et sans joie elle rit;
 Un délire assidu la meut et la dirige;
 On dirait que d'un songe écartant le vertige,
 Son âme se débat contre un affreux sommeil.
 Puisse-t-elle lutter sans hâter son réveil!

[page 66]

XV.

Des cloches du couvent le bruit lent se balance,
 Et de la tour grisâtre habitant le silence,
 Le nocturne hibou prend la fuite en criant;
 Et chacun s'inquiète; et d'un cœur suppliant
 On écoute chanter ces vêpres et ces psaumes,
 Que l'on chante aux élus des célestes royaumes,
 Comme à ceux qui bientôt vont entrer dans la mort.
 Un homme va partir, et la voix du remord
 Semble par le tocsin parler à son oreille.
 Un pieux confesseur l'exhorte et le conseille.
 Quel spectacle! un guerrier à genoux, le col nu,
 D'un vieux moine écoutant le bréviaire inconnu,
 Pour la première fois répond à la prière!
 Préparant avec soin sa fête meurtrière,
 [page 67] On voit près du billot, qu'il couvre d'un drap noir,
 Le bourreau d'un coup sûr qui médite l'espoir;
 Et qui d'un nouveau fer ayant orné sa hache,
 Regarde s'il vacille entre une double attache;
 Autour de cette scène un cercle de soldats.
 Hugo, d'un œil serein, voit venir son trépas,
 Contemple l'échafaud et le Ciel qui pardonne;
 Puis méprisant des yeux tout ce qui l'entourne,
 Il observe le peuple en tumulte rangé,
 Pour voir mourir un fils que son père a jugé.

XVI.¹⁶⁷

[page 68] C'était l'heure agréable, où le jour qui décline¹⁶⁸
Ramène la fraîcheur de la brise marine,
Où l'on respire en paix: c'était un soir d'été.
Le soleil semblait fuir avec rapidité,
Et prêt à se cacher, le soleil qui peut-être¹⁶⁹
Dans ce funeste jour n'aurait pas dû paraître,
Eclaira tout à coup d'un rayon solennel¹⁷⁰
Le front humilié du jeune criminel.
Au moment où le Ciel, commuant sa sentence,¹⁷¹
Admettait du guerrier la noble pénitence,
La lumière effleura ses boucles de cheveux,
Et la hache levée en réfléchit les feux.
De l'équité de Dieu cette lueur complice,
Ainsi montrait le crime au glaive du supplice:
Et le cœur le plus dur en fut glacé d'horreur.
Tels les peuples jadis croyaient dans leur terreur,¹⁷²
Que, des décrets du Ciel échevelé ministre¹⁷³
Se levait la comète; et que l'astre sinistre,¹⁷⁴
Comme le sceau divin des réprobations,
Sur la tête des rois balançait ses rayons.

[page 69]

XVII.¹⁷⁵

Tout est dit: il est temps que l'arrêt s'exécute;
Ses heures vont passer leur dernière minute;¹⁷⁶
Ses crimes sont absous: pour la dernière fois,¹⁷⁷

¹⁶⁷ Cette strophe et une partie de la suivante constituent le fragment de 'Parisina' publié en 1825 sous le titre *L'Exécution* dans les *Annales romantiques* (pp.84-86).

¹⁶⁸ 1825: plus de virgule après 'agréable'.

¹⁶⁹ 1825: rajout d'une virgule après 'Et' et 'soleil'.

¹⁷⁰ 1825: 'tout à coup' devient 'tout d'un coup'.

¹⁷¹ 1825: plus de majuscule à 'Ciel'.

¹⁷² 1825: rajout d'une virgule après 'terreur'.

¹⁷³ 1825: plus de majuscule à 'Ciel'. 'échevelé ministre' est mis entre deux virgules.

¹⁷⁴ 1825: le point-virgule est remplacé par une virgule.

¹⁷⁵ 1825: pas de nouvelle strophe ici: 'Tout est dit: il est temps que l'arrêt s'exécute;' vient tout de suite après 'Sur la tête des rois balançait ses rayons'.

¹⁷⁶ 1825: 'Ses' devient 'Les'.

¹⁷⁷ 1825: suppression de la virgule finale.

Les grains du chapelet ont tourné sous ses doigts.
 Tranquille et sans orgueil, il demande au vieux prêtre
 Ce que Dieu peut lui dire en le voyant paraître;
 Et puis de son épaule arrachant son manteau,
 Il livre ses cheveux à l'affront du ciseau.
 On le dépouille: il perd cette écharpe charmante,¹⁷⁸
 Qu'en pleurant ses amours lui broda son amante,¹⁷⁹
 Qu'il crut comme aux combats emporter au tombeau.
 Pour lui couvrir les yeux s'apprêtait le bandeau,
 Quand son superbe front repousse un tel outrage;
 Dans son cœur indompté ramassant son courage,
 Et d'un profond dédain soulevant la fierté:
 « Esclave à mes regards laisse la liberté.¹⁸⁰
 « Le crime est une dette, un peu de sang l'acquitte;
 « Je te donne le mien, prends tout, que je sois quitte.
 « Devant ce bras captif si la mort ne peut fuir,
 « Je veux qu'au moins mes yeux puissent la voir venir; »¹⁸¹
 Et sur le noir billot il va poser sa tête.
 Le bourreau stupéfait le regarde et s'arrête.¹⁸²
 « Allons, frappe: » Et vers lui le bourreau se courba.¹⁸³
 « Frappe donc, » cria-t-il; et la hache tomba.¹⁸⁴
 Le tronc recule et meurt, le sang jaillit et coule,
 La tête convulsive au loin bondit et roule;
 L'œil terne agite encore un regard effacé,
 Puis la bouche se serre et la vie a cessé.¹⁸⁵
 Ainsi mourut Hugo, sans faste, sans parade,
 Non comme un criminel que l'échafaud dégrade;
 En homme, dont les yeux n'avaient pas dédaigné
 De tourner vers le Ciel un regard résigné.
 Il s'était repenti: de pieuses paroles
 Avaient sevré son cœur d'attachements frivoles.
 Plus de reproche amer à son père outragé;

¹⁷⁸ 1825: suppression de la virgule finale.

¹⁷⁹ 1825: rajout d'une virgule après 'amours'.

¹⁸⁰ 1825: rajout d'une virgule après 'Esclave'.

¹⁸¹ 1825: le point-virgule final est remplacé par un point.

¹⁸² 1825: le point final est remplacé par deux points.

¹⁸³ 1825: suppression des deux points après 'frappe'. 'frappe' est suivi d'un point-virgule au lieu d'un point. Le point final est remplacé par deux points.

¹⁸⁴ 1825: la virgule après 'donc' est remplacée par un point d'exclamation.

¹⁸⁵ 1825: rajout d'une virgule après 'serre'. Le point final est remplacé par trois points de suspension. Ici se termine le fragment publié dans les *Annales romantiques*.

De ce monde terrestre il s'était dégagé,
Pour aller habiter celui de la prière.
Plus de ressentiment, ni de pensée altière;
Plus de fiel, plus d'orgueil et plus de désespoir;
Il ne souhaita pas même de la revoir,
Elle...! Rien que sa vue, hélas! sitôt ravie,
L'eût par trop de regrets rapproché de la vie;
Il valait mieux mourir, oublieux de son sort.
Si le bourreau soigneux de lui cacher la mort,
N'eût pas montré pour lui cette pitié grossière
Qui met des criminels les yeux à la lisière,
Il n'eût pas dit un mot. Le peu qu'il prononça,
Ce fut le seul adieu qu'au monde il adressa.

[page 72]

XVIII.

Muets comme celui dont les lèvres glacées
Sous le sceau de la mort sont à peine fixées,
Les spectateurs d'abord n'osaient pas respirer:
Mais chacun d'eux sentit dans ses veines entrer
D'un frisson spontané le pouvoir électrique,
Quand le coup descendit. L'épouvante publique
Dans un gémissement fut près d'exhaler:
La crainte au fond des cœur alla la refouler;
Et rien n'interrompit dans sa course sanglante
Le retentissement de la hache tremblante,
Qu'un cri terrible et long, un lamentable cri.
Au bord du froid berceau de son enfant chéri
Une mère n'a pas cet accent de détresse.
Un homme qui, rêvant la mort de sa maîtresse,
La verrait en sursaut s'accomplir sous ses yeux,
Ne pourrait pas jeter d'autre cri vers les cieux.
C'est celui d'une femme: et jamais âme humaine
N'eut d'accent plus poignant pour révéler sa peine.
Il semblait s'élancer du palais de Raymond;
Cependant nul tumulte à ce cri n'y répond.
Derrière les vitraux de la longue fenêtre
Personne ne vit rien passer et disparaître;
Et chacun souhaita, croyant y compatir,
Que ce gémissement fût un dernier soupir.

[page 73]

XIX.

Le fils avait péri par l'ordre de son père;
Pour la cour de Raymond plus de moment prospère.
Parisina! ce nom par un époux maudit,

[page 74] Jamais depuis Hugo, la cour ne l'entendit.
 Du palais opulent, au long silence en proie,
 Hugo par son supplice a fait taire la joie;
 Et les sombres jardins, par l'amour désertés,
 N'offrent que son absence aux esprits attristés.
 Hugo n'existe plus même dans le langage;
 Comme ces mots chargés d'un triste présage,
 On eût, en le nommant, inspiré la terreur.
 Raymond, sur la mort même étendant sa fureur,
 Défendit aux tombeaux de s'ouvrir pour le crime.
 D'un cercueil indigent l'asile légitime
 N'a point reçu les os du jeune infortuné;
 Aux insectes de l'air son corps abandonné
 Fut perdu dans ces lieux d'ignoble sépulture,
 Où cherche le vautour sa putride pâture.
 Quant à Parisina, nul monument de mort
 N'a révélé l'asile où sa dépouille dort.
 Rien n'a fait découvrir ce qu'elle est devenue;
 Aussi bien que son sort, sa tombe est inconnue.
 A-t-elle au fond d'un cloître, expiant ses amours,
 Du Ciel par ses remords mérité les secours;
 Et sa coupable flamme a-t-elle été bannie
 Par la rigueur du jeûne, ou la sainte insomnie?
 Le fer ou le poison a-t-il vengé l'hymen?
 Le Ciel n'aurait-il pas, moins que nous inhumain,
 Brisé ce faible corps au moment du supplice
 Qui n'était destiné qu'à son jeune complice?
 Quoi qu'il en soit, sans doute, elle a dans les douleurs
 Vu s'achever des jours commencés dans les pleurs.

[page 75]

XX.

[page 76] Raymond prit les liens d'une épouse nouvelle,
 Et vit de nouveaux fils s'élever autour d'elle;
 Mais il voyait leurs jeux sans prévoir leurs combats:
 Le glaive et le coursier ne les connaissaient pas,
 Comme ce jeune fils dont il punit la flamme.
 Il refusait ces pleurs qui nous délassent l'âme,
 Le consolant sourire; et de son front d'airain
 Les sillons se creusaient sous le soc du chagrin;
 Et ses traits se perdaient dans ces précoces rides,
 Des blessures du cœur cicatrices arides.
 Les veilles du remords attaquaient sa raison.
 Errant sur les débris de sa triste maison,
 Désabusé de tout même de la vengeance,
 De ses émotions il sentait l'indigence,

Secouait son esprit, sans pouvoir l'agiter,
Et cherchait à se fuir sans jamais s'éviter.
Après avoir long-temps combattu sa mémoire,
S'il paraissait enfin remporter la victoire,
Son chagrin retiré n'était que plus profond;
Son âme démentait le calme de son front.
Quand un fleuve fougueux est saisi par la glace
Cette froide épaisseur n'atteint que la surface;
L'eau vive, un peu plus bas, coule et court librement.
Son cœur, comme scellé par l'excès du tourment,
Se retournait toujours sur la même pensée,
Dont la racine alors trop avant enfoncée,
[page 77] Malgré tous ses efforts, n'aurait pu s'extirper.
Pourquoi, lorsque nos pleurs cherchent à s'échapper,
Suspendre par orgueil le bienfait de leur course;
On ne les tarit point, ils rentrent à leur source;
Ils retombent dans l'âme, et leur baume divin,
Au lieu de l'apaiser, s'aigrit de son chagrin;
Pour ne jamais la perdre il en prend l'amertume,
Et des pleurs qu'on bannit le poison nous consume.
Toujours de plus en plus miné par ce poison,
Insensible à la gloire, à son rang, à son nom,
Et n'ayant plus pour tout qu'une âme indifférente,
Raymond n'éteignit point la flamme dévorante,
Dont les replis rongeurs environnaient ses jours.
Souvent de sa tendresse il sentait des retours,
Pour ceux qu'avait punis sa justice homicide.
S'il avait espéré, pour combler un tel vide,
Rejoindre un jour le fils qu'il avait fait périr,
Bientôt Raymond peut-être eût cessé de souffrir.
Mais il n'espérait rien, et toute sa vieillesse
Ne fut qu'un long tissu d'ennuis et de tristesse.
[page 78] Quand d'un arbre souffrant nos soins ont détaché
Les branches que noircit un mal lent et caché,
Il peut nous rendre encor les fleurs de son jeune âge,
Et la fraîche épaisseur de son large feuillage.
Mais si le feu du Ciel frappe de ses carreaux
Et la verdure en deuil, et les nobles rameaux:
Une incurable mort descend dans les racines,
Et le tronc vigoureux périt dans ses ruines

Morfontaine, Crécy, août 1819.

**Hommage aux mânes
d'André Chénier**

[page 123]

Hommage aux mânes

D'André Chénier.

[page 124]

Toi, Vertu, pleure si je meurs.
A. Chénier.¹⁸⁶

*Famae curribus arduis levatus
Quà surgunt animae potentiores,
Terras despicias, et sepulcra rides.
STAT., liv.II, Elég. VII.¹⁸⁷*

[page 125]

Il existe des fleurs qui, sur des bords déserts,
De parfums enchantés n'embaument que les airs;¹⁸⁸
Sous des cieus inconnus, des sources favorables,
Qui pourraient nous guérir, et meurent dans les sables;

[page 126]

Mais peut-être qu'un jour, de propices vaisseaux¹⁸⁹
Viendront nous enrichir de ces trésors nouveaux.
Semblables à ces fleurs, à ces eaux ignorées,
Dans l'ombre il existait des pages inspirées;
Et soudain les écrits qu'avaient dictés les dieux¹⁹⁰
Se sont, pour nous ravir, révélés à nos yeux.
Je rends grâce, Chénier, à la main salutaire,¹⁹¹

¹⁸⁶ Vers conclusif du poème *Comme un dernier rayon*, extrait des *Iambes* d'André Chénier, *op. cit.*, p. 77.

¹⁸⁷ Ces trois vers latins sont extraits de l'épigramme *Genethliacon Lucani ad Pollam* incluse dans le recueil *Silvae* (livre II, Elégie VII) du poète Stace (Publius Papinius Statius, né v. 40 et mort en 96 apr. J.-C.). Notre traduction: Enlevé sur le char ascendant de la gloire / d'où s'élancent les âmes supérieures, / Tu nargues la Terre et te ris de la tombe.

¹⁸⁸ 1842: ces deux premiers vers deviennent:

Il existe des fleurs, qui, filles des déserts,
De leur baume enchanté n'enivrent que les airs:

¹⁸⁹ 1842: ce vers et le suivant deviennent:

Mais peut-être qu'un jour, pour en doter nos bords,
De vigilants vaisseaux surprendront ces trésors.

¹⁹⁰ 1842: ce vers devient 'Et ces pages soudain, ces écrits précieux,'.

¹⁹¹ 1842: ce vers et le suivant deviennent:

Qui, d'un talent secret soulevant le mystère,
Rend à la gloire un nom qu'elle avait entendu;
Mais que depuis long-temps elle croyait perdu.
Je veux unir ma voix à cette voix aimée¹⁹²
Qui fit parler enfin ta lente renommée;
Daigne comme les siens accueillir mes accens,
Du plus obscur mortel les dieux aiment l'encens.
Ton génie a séduit les cordes de ma lyre,
Tes beaux vers m'ont rendu la source du délire;
Et je crois respirer, tout plein de leur vertu,
Dans le parfum qu'ils ont celui qu'ils auraient eu.
Que te servit, hélas! d'être le fils d'Homère,
D'avoir eu comme lui Mnémosyne¹⁹³ pour mère;
[page 127] Les chœurs sacrés du Pinde¹⁹⁴, en voyant tes malheurs,
Au lieu de te défendre ont répandu des pleurs,
Et des chants généreux, divine inspiratrice,
La liberté muette a permis ton supplice.
Toi, de l'antiquité, prêtre si curieux,
Ta cendre est sans demeure, et tes mânes pieux
Aux bords fumeux du Styx, errant à l'aventure,
Attendent sans espoir la sainte sépulture.
Ah, du moins à son nom qu'on dresse un souvenir,
Un autel où viendra s'affliger l'avenir!
Vous y verrez souvent les grâces attentives
Accuser de sa mort les parques trop hâtives;
Et comme allaient jadis, sur le tombeau des preux,
S'aiguiser des soldats le glaive valeureux,
Nos poètes iront vers son urne inspirée
Chercher comme l'écho de sa voix expirée.
Penseur aux lèvres d'or retourné vers le Ciel,
Je te consacrerai le lait pur et le miel;
Car le toit qu'honoraient tes récits poétiques,
Abritent maintenant mes pénates rustiques.
[page 128] Là tu chantas l'amour et ses molles douleurs,
Moi j'attends ses baisers, et j'ai chanté ses pleurs;
Là je deviens poète, et brûlant de ta flamme,
Dans presque tous tes vers je retrouve mon âme,

Béni soit, ô Chénier ! le talent salutaire
Qui, de tes vers cachés soulevant le mystère,

¹⁹² 1842: ce vers et le suivant deviennent:

Puissé-je d'une main, par la justice aimée,
Consacrer à mon tour ta lente renommée !

¹⁹³ Mnémosyne: déesse de la mémoire et mère des neuf Muses dans la mythologie grecque.

¹⁹⁴ Le Pinde: nom donné dans l'Antiquité à un massif montagneux de la Grèce occidentale consacré à Apollon et aux Muses.

Eh qui, dans mon enclos que tes pieds ont foulé,
N'attirerait le vol du *quadrupède ailé*¹⁹⁵
Là ta Camille pâle¹⁹⁶, et ta jeune captive¹⁹⁷,
Et Mnazile, et Néère, et ta Lydé plaintive¹⁹⁸,
Comme aux jours d'Ossian me semblent chaque soir,
En m'apportant ta lyre, auprès de moi s'asseoir.
Je voudrais, réveillant tes accens qu'on regrette,
De tes sœurs du Parnasse¹⁹⁹ être alors l'interprète;
Mais le sang, que mes pleurs n'y peuvent effacer,
Emeut ma faible main, trop prompte à se glacer.
Jeune aigle à peine éclos tu secouais ton aile,
Déjà du globe ardent la lumière éternelle
Ne pouvait de ton œil abaisser la fierté,
Et déjà, t'élançant vers sa vaste clarté,
Tu demandais aux dieux les rênes du tonnerre!
La flèche a ramené ta course vers la terre:
Tu mourus, jeune ami que je n'ai pas connu.
Heureux, quand de mourir notre temps est venu,
Heureux qui peut au moins ne pas voir sa patrie
Errer de joug en joug honteusement flétri!
Heureux qui peut mourir, quand de la liberté,
Par des vapeurs de sang le temple est infecté;
Quand les droits sociaux sont remis en problème,
Quand l'honneur est un crime, et le crime un système!
L'ombre de Simonide²⁰⁰ eut soin de ton berceau,
Et tu crus, fils des Grecs, qu'un tranquille vaisseau
Te ferait éviter les écueils de l'envie,
Et traverser content l'archipel de vie?
Ah! tel n'est pas le sort des esprits vigoureux!
Et le malheur, semblable à ces guides affreux
Qui nous font, à travers le péril des montagnes,
De la belle Italie aborder les campagnes,

[page 129]

¹⁹⁵ Le 'quadrupède ailé' désigne ici Pégase.

¹⁹⁶ Camille: surnom donné par André Chénier à sa maîtresse Michelle de Bonneuil, une courtisane célèbre pour son exceptionnelle beauté, et à laquelle le poète dédia nombre de ses œuvres.

¹⁹⁷ Il s'agit ici d'une référence à *La Jeune Captive*, ode d'André Chénier dédiée à Mlle de Coigny, une autre victime de la Terreur.

¹⁹⁸ Mnazile, Néère et Lydé: noms de personnages féminins apparaissant dans les poèmes de Chénier.

¹⁹⁹ 'Tes sœurs du Parnasse': cette périphrase désigne les neuf Muses des arts de l'Antiquité grecque. Lefèvre associe ici Chénier au dieu Apollon, frère des Muses.

²⁰⁰ Simonide de Céos (v. 556 -467 av. J.-C.): poète grec.

[page 130] Le malheur nous conduit à l'immortalité.
Marchons donc sur ses pas vers la postérité:
Du présent dédaigneux elle acquitte la dette,
Tout pays est ingrat pour les chants du poète;
Du Ciel qui le fit naître il n'est point entendu,
Le bonheur pour lui seul est un fruit défendu;
Et des plus vils humains, la basse tyrannie,
Sait jusque dans son vol harceler le génie.
Eh, qui pouvait, Chénier, connaître mieux que toi
Du talent condamné cette commune loi!
De ton siècle déjà l'active ingratitude
A deux fois, éteignant le flambeau de l'étude,
Dans le cirque animé de ses feux créateurs,
Arrêté les efforts de deux jeunes lutteurs.
Près de signer son nom au livre de mémoire,
Gilbert,²⁰¹ tout jeune encor d'espérance et de gloire,
Sur le grabat du pauvre, obligé de périr,
N'a pas même en mourant un drap pour se couvrir;
Et, réduit au malheur du chantre de Lisbonne,
Malfilâtre²⁰² enviant la honte d'une aumône,
Voit fermer sous ses pas, par la faim ralentis,
L'asile où l'indigent s'en va mourir gratis.
Malfilâtre, embarqué sur le navire épique,
Périt, cherchant des yeux le ciel de l'Amérique;
[page 131] Et toi qui, comme lui, dans les champs de Cusco,
Préparais à tes vers un glorieux écho,
Et, montant le premier sur le char de Virgile,
Voulais cueillir la palme à nos mains indocile,
Nous t'avons vu chercher, sur un vil tombereau,
Une mort sans cercueil sous la main du bourreau.
Devions-nous donc, hélas! affligeant notre terre,
Des maux dont si long-temps a saigné l'Angleterre,
Oublier, en frappant ce noble rejeton,
Qu'elle avait respecté la tête de Milton?²⁰³
Jadis en ce pays, dont notre république
Approuva les excès par sa fureur civique,

²⁰¹ Nicolas Gilbert (1750-1780): poète satirique français dont la mort prématurée alimenta les fantasmes romantiques qui en firent un autre exemple de poète maudit, mort de faim par la faute d'une société insensible à son génie.

²⁰² Jacques Malfilâtre (1733-1767): poète français cité par Gilbert et par conséquent souvent associé à lui, tous deux étant morts jeunes et dans une relative indigence.

²⁰³ Lefèvre fait ici référence aux deux guerres civiles qui ravagèrent l'Angleterre entre 1642 et 1649 et qui aboutirent à la décapitation du roi Charles I^{er} et à la dictature de Cromwell. Engagé un temps aux côtés de Cromwell, le poète John Milton (1608-1674) survécut à cette période sanglante de l'histoire anglaise.

[page 132] Un poète a vécu, qui, jeune et malheureux,
 Cadençait des bergers les soupirs amoureux.
 Chatterton, comme toi, chantait d'une âme pure,
 Les bois et les pasteurs, et la belle nature,
 Il mourut; et bientôt consolant ses cyprès,
 Le luth de ses rivaux y porta des regrets:
 Des pleurs contemporains, moi seul dépositaire,
 J'offre à ta tombe absente un encens solitaire.
 J'aime, au nocturne éclat d'un flambeau studieux,
 Sur tes jeunes essais à fatiguer mes yeux.
 Il me semble qu'alors ta verve se rallume;
 Je sens tes plus beaux vers s'échapper de ma plume,
 Et je deviens toi-même en lisant tes écrits.
 Je suis un des bergers par Homère bénis.
 Comme l'heureux Lycus²⁰⁴, je reçois à ma fête
 Le suppliant honteux qui détourne la tête.
 J'apprends que j'ai reçu sous mon toit bienfaiteur,
 De mes jours sans appui le premier protecteur,
 Et je cache, en pleurant, d'une main diligente,
 Sous mon manteau de pourpre une épaule indigente.
 Je suis ce chevrier qui, par le joug flétri,
 Sur sa lèvre affamée étale un cœur aigri.
 Et cet autre pasteur, que la fièvre tourmente,
 Et qui sans la nommer révèle son amante?
 C'est moi: je souffre et meurs; mais une mère, hélas!
 Pour soulager mon mal vers moi ne viendra pas,²⁰⁵
 Et vers le seuil tourné mon œil plein de tendresse,
 Quoiqu'il n'attende rien espère une maîtresse.
 [page 133] Mais loin de moi l'amour et ce subtil poison
 Qui fatigue le corps et flétrit la raison!
 Et qu'ai-je retiré de mes ardentes veilles?
 Une âme inaccessible aux plus douces merveilles;
 Un cœur décoloré qui flétrit l'avenir,
 Qui se ferme à l'espoir et même au souvenir,
 Et des regards ternis dont la mourante flamme,
 Doit revivre peut-être aux regards d'une femme.
 Non, non, je ne veux plus dépendre tous les jours
 D'un sourire adoré qui nous trompe toujours.
 Chénier, tu m'as rendu le besoin de la gloire,
 Le besoin de briller comme un nom de l'histoire.
 L'œil fixé sur tes vers, mon esprit exalté,

²⁰⁴ Lycus (ou Lycos): roi mythique des Mariandynes (royaume de Mysie) qui offrit l'hospitalité aux Argonautes.

²⁰⁵ Lefèvre a perdu sa mère peu de temps avant la parution du recueil *Le Parricide*.

Repousse du bonheur l'indigne oisiveté;
J'ai voué ma jeunesse aux longueurs de l'étude.
De mes travaux perdus j'ai repris l'habitude,
De l'Amérique aussi je veux chanter les bords.
De tous les coins du monde amassant les trésors,
J'irai, malgré la mer, ou la nue orageuse,
Enrichir en tous lieux ma lyre voyageuse.

[page 134] Je veux, contemporain des siècles expirés,
Ravir aux mains du Temps leurs tableaux déchirés,
Et des pays lointains, rapprochant les distances,
Des couleurs de leur ciel marier les nuances.
Je veux, dans un jardin par les muses planté,
Voir l'ananas blondir près du lys argenté;
Et sur les noirs sapins que nourrit la Norvège,
Voir grimper la vanille avec ses fleurs de neige.
Traversant à ma voix les humides états,
La Tamise aux flots verts grossira l'Eurotas,
Et du sol écossais la Clyde nourricière,
Des rivages romains mouillera la poussière.
Ma coupe, dont Corinthe aura sculpté l'airain,
Verra, mais sobrement, sous les treilles du Rhin,
Du Falerne²⁰⁶ épaissi s'éclaircir la vieillesse.
J'emprunterai parfois cette exquise mollesse,
Que donne à nos soupirs le parler florentin,
Echo faible et distant du langage latin,
Et dont les mots fondans semblent, en quittant l'âme,
Trembler comme un baiser aux lèvres d'une femme.

[page 135] Des dactyles sortis du clairon castillan,
Mon vers moins orgueilleux adoucira l'élan;
Et des fleurs de l'Indus ma lyre parfumée,
Portera dans mes chants leur fraîcheur embaumée.
Tels étaient tes projets; et bien mieux que mes vers
Tu nous aurais montré ce nouvel univers
Où parut l'Espagnol, armé de l'esclavage,
Qui ne se doutait pas que sur ce sol sauvage,
La liberté bannie assûrait ses autels.
Arraché cependant à tes liens mortels,
Tu l'allais retrouver cette auguste maîtresse,
Qui fuyait de nos vœux l'effroyable allégresse;
Quand du joug féodal à peine déchainés,
A d'ignobles tyrans nous nous étions donnés,
Et que de la déesse auprès d'eux sans défense,
Un baptême de sang empoisonnait l'enfance.
D'imprudentes vertus ont compromis tes jours.

²⁰⁶ Falerne: vin italien renommé dans l'Antiquité.

[page 136] Appuis des opprimés, tes généreux discours
 Blessent des tribunaux l'arrogante bassesse;
 Il fallait bien périr, jeune fils du Permesse,²⁰⁷
 Toi qui chantait Marat noblement massacré.²⁰⁸
 L'échafaud que Marat n'a pas déshonoré,
 De ses vrais défenseurs prive la république;
 Va donc chercher la mort, c'est la palme civique.
 Le voyez-vous déjà, comme un jeune immortel,
 Marcher avec candeur à son premier autel?
 L'amitié le soutient: près de quitter la terre,
 Il répète les chants de Racine son frère,
 Comme si déjà, près de la divinité,
 Son âme en empruntait la sainte pureté.
 Tel un cygne, abreuvé des eaux de Castalie :²⁰⁹
 Quand de ses jours sacrés la trame se délie,
 On dit qu'apercevant l'Olympe radieux,
 Par des accords divins il rend grâces aux dieux.
 De ses derniers momens qui ne connaît l'histoire,
 Quand, se frappant le front où demeurait la gloire,
 Du haut de l'échafaud il put voir tout entier,
 Ce talent qu'il courbait sous un fer meurtrier!
 Accusait-il alors l'amitié fraternelle?...
 Gardons-nous de plaider une cause si belle.
 [page 137] On attaque son frère en s'armant de sa mort!
 Irai-je à ce combat perdre un stérile effort,
 Et prenant dans mes vers le parti du génie,
 De ma victoire encor nourrir la calomnie?
 Du poids de mon silence il vaut mieux l'accabler;
 Défendre la vertu c'est presque l'immoler;
 Et de la liberté, dont Chénier fit sa gloire,
 L'ombre en deuil aujourd'hui protège sa mémoire.
 Protégeons-la nous-même, en soignant le laurier
 Qu'il soignait pour son frère expiré le premier.
 Recueillons de ses chants l'imparfait héritage,
 Et mort assassiné, que sa gloire partage
 Les rameaux toujours consacrés à Lucain,²¹⁰

²⁰⁷ Permesse: rivière de la Grèce ancienne dont les eaux étaient censées inspirer les poètes.

²⁰⁸ Jean-Paul Marat (1743-1793): André Chénier s'était violemment opposé au célèbre révolutionnaire à travers une série d'articles publiés notamment dans le *Journal de Paris*. En 1793, il dédia son *Ode à Marie-Anne-Charlotte Corday* à celle qui l'avait assassiné. Le vers suivant signifie donc que, s'il avait été guillotiné, Marat eût déshonoré l'échafaud.

²⁰⁹ Castalie: source située par les anciens Grecs sur le Mont Parnasse et qui était réputée donner l'esprit poétique à ceux qui buvaient de son eau.

²¹⁰ Lucain (39-65): poète romain impliqué dans la conspiration de Pison contre Néron.

[page 138]

Qui fit pâlir Néron d'un vers républicain.
Le crime dictateur condamna leur génie,
Qui chantait en mourant la justice bannie.
L'un rappelait ces temps empreints de son courroux,
Où Sylla²¹¹ décimait les Romains à genoux;
Où Marius, sorti d'un exil consulaire,
Ecrasait le sénat sous son char populaire;
L'autre ces jours sanglans de vertige et d'horreur,
Où toutes les vertus se changeaient en fureur,
Où le crime, affamé d'une lâche pâture,
Et malgré leur oubli, fouillant leur sépulture,
Allaient dans le passé décapiter les rois;
Tandis que les Français, restés amis des lois,
Semblaient de l'échafaud se passer l'héritage,
Et qu'à nos yeux, chargés de larmes sans courage,
Chaque jour, à travers la terreur de Paris,
Un cercueil ambulante voiturait leurs débris.
Dans l'étuve mortelle où s'épuisent ses veines,
Mais non pas sa ferveur pour les gloires humaines,
Lucain, d'un autre monde embrassant l'horizon,
A l'avenir sonore entend dire son nom.
Il ne s'est pas trompé, l'avenir le répète;
De la postérité l'hommage le regrette,
Et ses vers citoyens qui parlent sous nos yeux,
Font jusqu'à son tombeau reculer nos adieux.
Chénier, comme lui jeune, eut la même faiblesse;
Il espérait des jours plus longs que sa jeunesse,
Et semblait, en quittant le pays des humains,
Confier ses trésors à nos naissantes mains;
Car il aimait la gloire, et la gloire est si belle!
A son ombre du moins ne sois pas infidèle,
O France! et de ses vers cachant les nudités,
Pleure sur ses défauts, pour sentir leurs beautés.
Ils n'ont rien à mes yeux dont la gloire s'effraie;
Sous la riche moisson je ne vois pas l'ivraie:
Et lorsqu'après l'orage, errant dans les forêts,
Sur les gazons brûlés j'en aperçois les traits,
Je l'accuse, et relève, entre les fleurs couchées,
Des plantes que peut-être il n'avait pas touchées.

Passy. D. 26 septembre – Décembre 1819.

²¹¹ Sylla (138-78 av. J.-C.): général et homme d'Etat romain représentant le parti aristocratique dans la guerre qui l'opposa à Marius (157-86 av. J.-C.), représentant du peuple, pour le titre de Consul.

Liverpool Online Series

Current titles in the series

1. *Three Old French Narrative Lays: Trot, Lecheor, Nabaret* (edited and translated by Leslie Brook and Glyn Burgess, 1999)
2. *Nineteenth-Century Women Seeking Expression: Translations from the French* (edited by Rosemary Lloyd, 2000)
3. Jacques Autreau, *Le Chevalier Bayard* (performance and published versions, edited by Richard Waller, 2000)
4. Gustave Flaubert, *Mémoires d'un fou/Memoirs of a Madman* (parallel translation and critical edition by Timothy Unwin, 2001)
5. *Piramus et Tisbé* (edited by Penny Eley, 2001)
6. *Narcissus et Dané* (edited and translated by Penny Eley, 2002)
7. Quinault, *L'Amant indiscret* (critical edition by W.S. Brooks, 2003)
8. *Le Lai de l'Ombre* (translation and introduction by Adrian Tudor, text edited by Alan Hindley and Brian J. Levy, 2004)
9. *Doon and Tyolet: Two Old French Narrative Lays* (edited and translated by Leslie Brook and Glyn Burgess, 2005)
10. *Melion and Biclarel: Two Old French Werewolf Lays* (edited and translated by Amanda Hopkins, 2005)

Items in the series may be freely viewed at the website (see details at the front of this volume). A small number of printed copies of each item are available for sale at £15.00 each. Please send orders to:

Liverpool Online Series
School of Modern Languages (French Section)
Modern Languages Building
The University of Liverpool
Liverpool L69 7ZR
Telephone: (+44) (0)151 794 2741
Fax: (+44) (0)151 794 2357